

## Peter Handke

Rencontre avec l'écrivain, alors que la polémique sur la déprogrammation de sa pièce à la Comédie-Française s'envenime. Le point de vue de Bruno Bayen. Pages 2 et 12.

## Gore Vidal

Dix ans après sa publication aux Etats-Unis, le premier volume de ses Mémoires paraît en France, accompagné de deux rééditions. Entretien et critique. Page 3.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 5 mai 2006

## ALBERT CAMUS RETOUR EN ALGÉRIE



Tandis que les deux premiers tomes d'une nouvelle édition de ses « Œuvres complètes » paraissent dans la « Pléiade », son pays natal redécouvre cet « immense écrivain ».

Dossier. Pages 6 et 7.

### Littérature française

Rencontre à Montmartre avec Denis Grozdanovitch autour de l'éternel féminin. Et aussi les romans de Louis Carzou, Pascale Roze, Philippe Labro. Page 4.

### Essais

René Rémond a lu « Histoire du catholicisme » de Jean-Pierre Moisset ; et aussi une enquête de Caroline Moorehead sur les réfugiés. Page 8.

### Psychanalyse

Une lecture freudienne du judaïsme, par Henri Rey-Flaud ; cartographie de la jalousie, par Marcianna Blévis ; le comportementalisme américain, selon Sylvère Lotringer. Page 9.

### ALAA EL ASWANY *L'Immeuble Yacoubian*



« *L'Immeuble Yacoubian* est un chef-d'œuvre du roman arabe contemporain ; c'est aussi le livre qu'il faut lire pour comprendre ce qui se passe dans les profondeurs des sociétés du Moyen-Orient à l'heure d'Al Qaida. » Gilles Kepel, *Le Monde*

ACTES SUD  
www.actes-sud.fr



Après le retrait d'une pièce de Peter Handke à la Comédie-Française, la réaction de Bruno Bayen, son traducteur-metteur en scène

# « Une décision sectaire »

## Bruno Bayen

**D**issipons un malentendu, la censure est l'examen d'un texte ou d'un spectacle exigé par le pouvoir avant d'en autoriser la diffusion. Cet examen parfois se conclut par une interdiction. Peut-on parler ici de censure, quand l'interdiction frappe non le texte pour ce qu'il contient mais un homme dont le texte interdit a été écrit antérieurement au démantèlement de la Yougoslavie ; qui frappe ceux qui voulaient représenter ce texte ; qui frappe le public qu'on empêche de l'entendre ? Dès lors toute comparaison ou tout amalgame avec Céline par exemple,

comme j'ai pu l'entendre ici et là, est dangereux. Non seulement parce qu'on ne peut jamais comparer dans le cas la polémique entre les vivants que nous sommes et notre regard sur les morts que nous jugeons, mais parce que ce n'est pas cette fois un écrit qui est incriminé, mais le voyage de Peter Handke aux obsèques de Slobodan Milosevic (1).

Avec cette pièce nous avons une longue histoire. Elle a été publiée en 1989. Les éditions Gallimard m'ont demandé de la traduire en 1993. Une lecture publique en a été donnée par les élèves du Conservatoire national supérieur d'art dramatique que dirigeait alors Marcel Bozonnet, l'année suivante. La pièce a été représentée dans une mise en scène de Jean-Claude Fall (c'est la dernière fois que j'ai eu l'occasion de voir sur

scène cette magnifique actrice, Muni). En 2004, Marcel Bozonnet a répondu favorablement à ma proposition de l'inscrire dans la programmation du Vieux-Colombier. Malgré ses contraintes, cette salle, par sa tradition, me semblait le juste lieu pour représenter un art poétique de la question, et les comédiens-français qui avaient accepté de s'unir à ce projet les mieux à même de lui donner un large écho. Aujourd'hui, 30 avril 2006, je souhaite comme en ce jour de 2004 que cette pièce soit donnée, jouée par les comédiens-français. C'est pourquoi j'ai refusé de lui substituer en lieu et place un autre projet. J'ai demandé que soit rendu public ce qui s'apparente, sinon à une censure, à ce que le droit canonique définit comme la suspension, ou à une mise au ban. Cela a été fait.

Il se peut que cette mise au ban fasse jurisprudence, que d'autres directeurs de théâtre renoncent à présenter des pièces de Peter Handke, peut-être sans même désormais en déclarer le motif, ou en avançant celui de l'intégrité morale et du courage d'interdire. Croit-on ainsi servir ou honorer la mémoire des victimes du régime de Milosevic ? La mise au ban doit-elle remplacer la controverse que susciterait la présentation de l'œuvre ? Ne voit-on pas qu'elle devient, sitôt prononcée, une décision sectaire prétendant désigner, à la place des artistes et du public, qui est du côté des bons et qui du côté des méchants ? Devons-nous être dispensés de notre travail, qui suppose une part d'investigation, de recherche et d'enquête personnelles, et le souci de rendre la controverse vivante ? Oui, à

qui sert l'annulation de la pièce *Voyage au pays sonore ou l'art de la question* ? Et qui renforce-t-elle ? Est-ce le retour à des temps qu'on croyait révolus ou un signe des temps nouveaux ? Non, ce sont, ce soir 30 avril, date de la nuit de Walpurgis et du seizième anniversaire de la mort d'Antoine Vitez, les temps actuels. ■

(1) *Le Monde* du 28 avril

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :**  
[mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr)  
**par la poste :**  
Le Monde des livres,  
80, boulevard  
Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13.

## Contributions

**MAÏSSA BEY**  
Romancière et nouvelliste algérienne, Maïssa Bey est l'auteur notamment de *L'Ombre d'un homme qui marchait au soleil : réflexions sur Albert Camus* (éd. Chèvre-feuille étoilé, 2004). Son dernier roman, *Surtout ne te retourne pas*, vient de paraître en poche (éd. de l'Aube, « Poche »).

**PHILIPPE FOREST**  
Universitaire, auteur de nombreux essais consacrés à la littérature et à l'histoire des avant-gardes (*Histoire de Tel Quel*, Seuil, 1995), il a publié trois romans, tous chez Gallimard, *L'Enfant éternel* (prix Femina du premier roman, 1997), *Toute la nuit* (1999) et *Sarinagara* (prix Décembre 2004).

**RENÉ RÉMOND**  
Historien, membre de l'Académie française depuis 1998, président de la Fondation nationale des sciences politiques, auteur de nombreux ouvrages, dont *Les Droites en France* (Aubier-Flammarion, 1982), *L'Anticléricalisme en France* (Fayard, 1999), *La République souveraine* (Fayard, 2002)... Dernières parutions : *L'Invention de la laïcité. De 1789 à demain* (Bayard, 2004), *Le Nouvel Antichristianisme* (DDB, 2005), *Quand l'Etat se mêle de l'Histoire* (Stock, 2006).

Sylvie Martigny et Jean-Hubert Gailliot soulignent l'importance de la petite édition

# Face à la « crise du livre »

**L**e bruit court que les petits éditeurs, par leur nombre et les soutiens qu'ils se sont acquis dans l'institution, les médias et la librairie indépendante, seraient cause du mal qui met en péril le marché du livre dans son ensemble : la surproduction.

Il est vrai que depuis plusieurs années la professionnalisation d'un certain nombre d'entre nous – exigeants dans leurs choix, pointilleux quant à la réalisation de leurs ouvrages et, phénomène plus récent, décidés à donner aux œuvres qu'ils publient toutes leurs chances médiatiques et commerciales – a bouleversé les hiérarchies établies. Oui : il arrive que nos livres fassent l'événement, qu'ils apparaissent en bonne place sur les tables des libraires, qu'ils se mêlent à la course aux prix littéraires, parfois même qu'ils aient du succès. Pour s'en tenir à l'actualité, qu'on songe aux scores impressionnants atteints par Goliarda Sapienza, chez Viviane Hamy, ou Ben Schott, chez Allia. Que cette redistribution des cartes, encore toute relative, alarme les maîtres du marché : rien de plus normal. C'est un signe de reconnaissance que nous apprécions.

Antoine Gallimard, dans son opportune défense de la petite édition (« *Le Monde des livres* » du 31 mars), a raison de recadrer le débat. La détérioration du marché, souligne-t-il, est d'abord imputable à « la multiplication de livres substituables les uns aux autres ». Allons plus loin : qu'y a-t-il de « substituable » dans le catalogue de l'éditeur de création

qu'est, par définition, le petit éditeur ? Prenons deux exemples qui nous touchent de près. Le lecteur français a dû attendre un demi-siècle pour tenir entre ses mains une nouvelle traduction, enfin digne, du chef-d'œuvre de Laurence Sterne, *Tristram Shandy*. Et quarante ans pour que soit entreprise une traduction systématique de l'œuvre du grand écrivain allemand Arno Schmidt. Comment de telles lacunes sont-elles possibles ? N'est-ce pas l'empressement des groupes d'édition à surinvestir les créneaux supposés les plus porteurs – au détriment de l'histoire littéraire et de la détection de talents singuliers, réputés problématiques à lancer et lents à rentabiliser – qui a délogé les brèches où nous nous sommes engouffrés ?

L'intervention d'Antoine Gallimard est réconfortante à plusieurs titres. Lorsqu'il insiste sur « le rôle d'aiguillon » que les jeunes maisons peuvent jouer à l'égard de la sienne. Ou quand il note que, de tout temps, des auteurs de sa propre maison ont pu faire le choix de publier ailleurs tel ou tel de leurs textes. Là aussi, allons plus loin. Si un romancier fort d'une bibliographie de trente titres chez Gallimard publie aujourd'hui une partie de son œuvre chez nous (Pierre Bourgeade), l'inverse se vérifie également, avec la vérification par exemple ce mois d'avril chez Gallimard d'un essai d'un « auteur emblématique » de Tristram (Mehdi Belhaj Kacem). Que nos destins soient liés, voilà une évidence qui devait être rappelée – au moment où, comme on

l'a déjà constaté lors de la crise du disque, pour s'exonérer de leur responsabilité, certains semblent prêts à recourir aux accusations les plus farfelues. Et il est heureux qu'elle le soit par le PDG de la maison dont un grand libraire indépendant toulousain disait, à l'époque de l'affaire Eritis, « *qu'elle représente, pour nous tous, la dernière digue contre l'industrialisation et l'uniformisation* ».

La littérature, on le sait, a besoin de temps. Aussi est-ce sans doute moins l'encombrement des librairies par l'hypothétique surproduction des petits

*Oui : il arrive que nos livres fassent l'événement, qu'ils apparaissent en bonne place sur les tables des libraires, qu'ils se mêlent à la course aux prix littéraires, parfois même qu'ils aient du succès.*

éditeurs qui inquiète, que l'endurance inexplicable de quelques-uns et leur capacité, année après année, à truster manuscrits de qualité et bonnes idées. L'argument du trop grand nombre de petits éditeurs n'est pas davantage recevable : la plupart disparaissent après deux ans d'existence et rares sont ceux qui connaissent, à long terme, la possibilité d'un développement harmonieux. En revanche, il est vrai

que la « crise du livre » – ou plus exactement les crises conjointes de la création, de l'édition, de la librairie et de la lecture –, en même temps qu'elle contraint les groupes à toujours plus de concentration, favorise le déploiement aux marges du marché d'un petit nombre d'irréductibles, passionnés, inventifs, méthodiques et ambitieux.

Malhonnêteté du reproche fait aux petits éditeurs : leur production encombre d'autant moins les réseaux de distribution, qu'elle n'y a encore qu'un accès limité. Visible et bien défendue chez les indépendants, présente mais souvent confinée dans les chaînes, elle demeure généralement absente des grandes surfaces – là où se construisent pourtant aujourd'hui, pour certains livres, les grands succès. Mais nul ne sait avec certitude comment évolueront les habitudes d'achat au cours des prochaines années. Le développement terrifiant du commerce électronique du livre atteindra-t-il en France les niveaux déjà observés en Grande-Bretagne (en 2005 : 20 % du chiffre d'affaires d'un de nos confrères londoniens, 5 % du nôtre) ? Les notions de surproduction, d'encombrement, et par conséquent de disponibilité des livres, n'opèrent plus de la même manière dans le monde de la librairie virtuelle. Si la bataille doit se déplacer sur ce terrain – avec des règles qui restent à écrire – peut-être assistera-t-on à un rééquilibrage des forces en faveur de la petite édition. Ou à sa mort. ■

Sylvie Martigny et Jean-Hubert Gailliot dirigent les Editions Tristram.

## AU FIL DES REVUES

# Aux bonnes feuilles de « Perspectives critiques »

HOMME de plume et de provocations, Roland Jaccard a consacré son existence à professer que rien n'a de sens, hormis l'acte qui consiste à se supprimer. Ce credo « nihiliste », cette nostalgie du suicide toujours différé, il les aura déclinés sur tous les tons (répugnance mondaine, aphorismes en cascade, misogynie contrôlée...), avec l'âpre volupté du désespoir. Mais au-delà de l'écœurement sans cesse revendiqué, Jaccard sait communiquer la seule passion qui parvient, malgré tout, à l'animer : celle du texte. A la fois chroniqueur (au *Monde*, longtemps) et écrivain autocentré (*L'Exil intérieur* et *Journal d'un oisif*, notamment), il est aussi un éditeur talentueux et déroulant, de ceux qui flairent la perle rare avec l'air de ne pas y toucher. Depuis 1975, en effet, il dirige « Perspectives critiques »,

aux Presses universitaires de France, une collection d'essais où ont été accueillis des auteurs souvent inclassables, parfois importants (Marcel Conche, Clément Rosset, Nicolas Grimaldi), et quelques beaux succès de librairie, à commencer par le *Petit traité des grandes vertus*, d'André Comte-Sponville (1995) : « *Il s'est vendu à 400 000 exemplaires, on a fait presque autant que Charlie Hebdo avec les caricatures de Mahomet* », se félicite Jaccard.

Si « Perspectives critiques » fut un temps codirigée avec Paul Audi, c'est bien la personnalité de Jaccard qui confère son unité à cette collection, les ouvrages qui y ont été publiés ayant à peu près pour seul point commun d'avoir su lui plaire. « *Ce sont mes petits plaisirs de lecture* », dit-il. Des plaisirs plutôt sélectifs, toutefois, puisque l'édi-

teur confie recevoir plusieurs manuscrits par semaine, tandis qu'il publie seulement quatre à cinq titres par an. D'où l'idée de créer une revue qui paraîtrait tous les six mois, et où seraient publiées les « bonnes feuilles » des textes refusés : « *La plupart des manuscrits comportent vingt pages qui sont vraiment bien, des passages originaux que l'on peut extraire. D'ailleurs, les auteurs sont plus heureux ainsi. Un livre, c'est une aventure individuelle qui conduit inévitablement à l'échec. Alors qu'avec une revue tu te dis "Bah, je suis avec Marcel Conche", tu as l'impression de faire partie d'un groupe... même si c'est totalement illusoire...* », précise Roland Jaccard.

De fait, ce sont encore les affinités et les coups de cœur personnels de son unique animateur qui donnent quelque cohérence au premier numéro de la

revue. Aurélie Poupée y évoque les « *métamorphoses du journaliste* » dans le cinéma américain, Benjamin Labarrère ressasse son exécration de la vaste « *médiocrité* » contemporaine, tandis qu'Hervé Aram propose un beau texte sur la « *philosophie du maigre* » chez Cioran.

### Obsessions familiales

A côté de ces nouveaux venus, on croisera également les amis de toujours : Marcel Conche plonge dans le cinéma des deux John (Ford et Sturges), Comte-Sponville mêle souvenirs de Louis (Althusser) et de Louise (sa propre mère), et Clément Rosset cède quelques fragments de son « *monde perdu* ».

Enfin, on retrouvera encore les obsessions familiales, et quelques angoisses partagées : la prédilection pour les objets et les êtres « *d'occasion* » (Laurent

Jouannaud), l'urgence d'explorer « *la nausée que donne l'existence* » en puisant dans Sartre comme dans Schopenhauer (Nicolas Grimaldi), ou encore la passion pour le « *n'importe quoi et le trois-fois-rien* » dont traite Marc Cerisuelo dans un hommage à François George, « *entre Arsène Lupin et Jankélévitch* ». « *François était tellement heureux qu'il y ait un texte sur lui* », témoigne encore Jaccard.

De son côté, ce dernier a choisi de livrer ses nouveaux « *Carnets d'un nihiliste* », où apparaissent notamment ces mots qui pourraient tenir lieu de maxime à la revue : « *On proclame son dégoût de l'existence, mais on ne perd pas une miette des voluptés qu'elle dispense...* » ■

J. Bt.

« Perspectives critiques. La Revue », n°1, PUF, 142 p., 12 €.

**DAVID PEACE**  
rencontre à la librairie  
**L'ARBRE A LETTRES**  
62 rue du Fg. St. Antoine Paris 12<sup>e</sup>  
**le mardi 16 mai**  
**à partir de 18h.30**  
à l'occasion de la parution de  
**GB 84**  
(Éd. Rivages)  
Tél. 01 53 33 83 23



# Gore Vidal, le dernier des Titans

Dix ans après sa publication aux États-Unis, paraît en France le premier tome des Mémoires de l'une des plus méchantes langues de la littérature américaine. Rencontre dans sa retraite cachée, sur les collines de Los Angeles

C'est un Gore Vidal mélancolique, hanté par un secret désir de fin du monde, que nous avons retrouvé dans sa retraite américaine, sur les collines de Los Angeles. A 80 ans, il n'a pourtant rien perdu de sa verve, de son acuité d'esprit, de sa causticité. Il continue d'écrire tous les matins, de relire Milton et Montaigne l'après-midi. Misanthrope adulé par Hollywood, dernier Titan d'une génération qui se meurt, Vidal a joui de l'un des destins les plus romanesques du grand siècle américain.

## Les Français vous aiment-ils ?

Je ne crois pas que les Français connaissent bien les intellectuels et les écrivains américains. Ils adorent les catégories, voyez-vous. Et si vous ne rentrez pas dans telle catégorie familière (les cow-boys, Wall Street, l'école faulknerienne), si vous êtes multiple, protéiforme, inclassable dans l'ordre des clichés, c'est un problème et ils décident de ne pas vous lire. J'ajoute que les écrivains qui se définissent essentiellement par leur voix sont le plus souvent détruits en traduction. Prenez les traductions de Proust en anglais. Il y en a qui ne sont pas mal du tout. Mais pas mal du tout ce n'est pas Proust. Je ne me compare pas à Proust, bien sûr. Mais j'ai un style.

## Il y a donc un malentendu français avec Gore Vidal ?

Oui, je pense. Surtout quand je lis la presse. Tout d'abord, j'utilise un ton très satirique dans mes romans. Or pour comprendre la satire, pour en goûter toute la saveur, il faut connaître ce qui est en train d'être satirisé. Mais les Français ne savent presque rien de la société américaine, de ses palpitations, de sa mémoire. Donc les récits de la réalité américaine qui s'éloignent de la représentation hollywoodienne des choses, du cliché, sont difficiles d'accès et doivent paraître tout à fait étranges. Et vous, qui admirez-vous parmi les écrivains français du XX<sup>e</sup> siècle ?

Je suis venu en France pour la première fois en 1946, puis en 1948. Et Paris était alors le centre du monde intellectuel. Il y avait ces géants extraordinaires, en concurrence, qu'étaient Camus et Sartre. Il y avait des auteurs que j'adorais, même si je n'étais pas d'accord avec eux politiquement, comme Montherlant. C'était la littérature qui importait à l'époque, en France. La guerre était finie, un nouveau monde semblait sur le point de naître, et la littérature en était le témoignage. Un demi-siècle plus tard, rien n'est advenu. Les peuples et les habitudes changent si lentement, en vérité !

## Pourquoi ces trois livres de vous,

## Palimpseste, vos Mémoires, et deux rééditions, Kalki et Julien, paraissent-ils en France en même temps, aujourd'hui ? Est-ce un choix de votre part ? Un hasard ?

Pendant des années, les éditeurs français ont essayé de me publier, mais toujours avec une grande difficulté... Ils ont essayé de faire de moi un « écrivain du Sud », par exemple. C'était l'époque où Maurice-Edgar Coindreau, qui avait traduit Faulkner, avait fait la réputation de Truman Capote, en répétant partout : « Voilà l'école de Faulkner ! » C'était simplement l'école du ragot. Ce pauvre Capote n'était pas même littéraire. Et il ressemble autant à Faulkner que moi à... Hegel.

## Les Français semblent pourtant apprécier certains de vos romans, notamment Création et Julien...

Oui, car ces livres traitent des grandes questions sur la création du monde : ces questions sans réponses et, souvent, obliérées, pas même posées. Mais il se trouve que moi, j'aime les poser. Je me sens plus proche d'un historien que d'un auteur de tragédies conjugales et domestiques qui constituent, par parenthèse, 99 % de la littérature contemporaine.

## Dans quelle mesure le roman de Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien, a-t-il influencé votre Julien ?

Pas le moins du monde ! Yourcenar fait toutes les erreurs possibles pour un roman historique. D'abord, elle transforme Hadrien en M<sup>me</sup> Yourcenar. Or il n'est pas M<sup>me</sup> Yourcenar. Et, de surcroît, il n'est absolument pas comme elle le décrit. On voit bien qu'il y a des choses qu'elle ne peut ni entendre ni supporter. Ce jour, par exemple, où Hadrien, furieux, jette sa tablette à la tête de son secrétaire et lui crève un œil. Une dame, et de l'Académie qui

plus est, ne ferait jamais une chose pareille. Donc l'épisode disparaît ! Ensuite, il y a le passage où elle fait réfléchir Hadrien sur l'Angleterre, et lui fait dire : « Je soupçonne que cette petite île deviendra un jour le centre d'un très grand Empire. » Hadrien n'a pas pu penser cela. Hadrien a pensé aux poisons de la Manche, aux mines d'étain du nord de l'Angleterre – il n'a pas pensé une seconde à l'Empire britannique ! Tout cela est ridicule. Elle a tout surdécoré avec de la pensée moderne.

## Quelle est la plus grande différence, selon vous, avec Julien ?

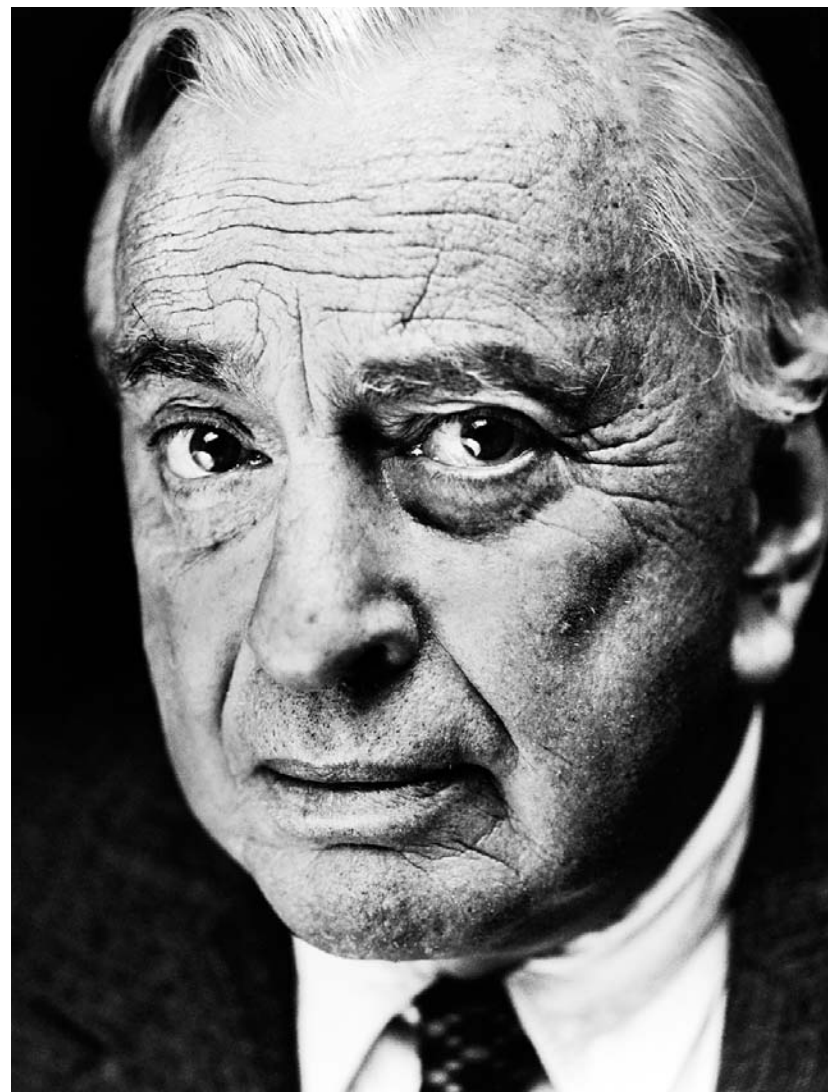
Dans le cas de Julien, j'ai eu – matériellement – accès à son style, à la fois polémique et impérial. Et c'est un très bon style. Influencé, lui aussi, par celui de Jules César. Un style de propagande, si vous voulez. Mais un style très clair. Comme celui de Tacite.

## Pourquoi vous êtes-vous passionné pour le roman historique ?

Parce que l'écriture de l'histoire est notre seul principe heuristique. Les Allemands ont un mot pour cela : *einfühlen*. C'est la faculté d'expérimenter le passé dans le présent et de le recréer. Dans mes livres, j'ai essayé de le recréer de la manière la plus naturelle : il faut que l'histoire soit là, sans effort, et surtout, sans le poids de la prémonition.

## Et Kalki ? Quelle fut la première origine de Kalki ?

Mon intérêt pour l'eschatologie. Le monde a été tout près de s'auto-détruire de mon vivant. J'ai servi dans l'armée américaine, dans le Pacifique, au moment d'Hiroshima et de Nagasaki, et j'ai senti là comme un avant-goût de fin du monde. Alors, bien des années plus tard, je me suis dit que ce serait intéressant d'inventer un personnage décidant d'exterminer la race humaine – hormis lui-même et quelques



Gore Vidal en 1997. CAROLYN DJANOGLY/COSMOS

autres – afin que sa progéniture devienne tous les peuples du monde.

## Revenons-en à Palimpseste.

Comme vous l'indiquez dans votre préface, ce n'est pas une autobiographie, mais plutôt un « je me souviens »... Le primat de la vérité sentimentale sur l'acuité, fictive sans doute, du souvenir ?

La mémoire est très étrange. La mémoire, scientifiquement, n'est pas une mécanique de répétition. J'ai eu beau repenser mille fois au moment où je me suis cassé la jambe quand j'avais 10 ans. Ce n'est jamais la même chose que j'ai eue en tête en y repensant. Ma mémoire de cet événement n'a jamais été, en réalité, que la mémoire de mon dernier souvenir de l'événement. Voilà pourquoi j'utilise l'image du palimpseste – une écriture sur une écriture – et c'est cela, pour moi, la mémoire. Ce ne sont pas des films que l'on rejouerait à l'identique. C'est plutôt un théâtre, avec des personnages qui apparaissent de temps à autre.

## Vous venez juste de terminer la suite de Palimpseste, le second volume de vos Mémoires.

Oui. Le livre sera publié aux États-Unis en novembre. J'ai appelé ce volume *Point to Point Navigation* – c'est ce que nous faisons pendant la guerre dans les Iles aléoutiennes parce que le climat était si mauvais qu'on ne pou-

vait tracer un itinéraire à l'avance. Ce deuxième tome couvre les quarante dernières années de ma vie. Et vous savez, écrire lorsqu'on est assez vieux, cela veut dire que l'on a déjà vu tant de choses finir que l'on connaît mieux les formes que prend la vie. On connaît la mort, on l'a côtoyée. La jeunesse, elle, ne peut que soupçonner la fin de son histoire.

## Quels souvenirs avez-vous de l'Italie, de votre maison de Ravello, où vous avez passé tant d'années ?

Ils sont assez sombres aujourd'hui. La mort d'Howard, mon compagnon de voyage, a été lente et atroce. Et elle a tout obscurci autour de moi.

## Ecrire la somme d'une vie, est-ce possible ?

C'est un exercice de mémoire. Et l'exercice est d'autant plus difficile que cette mémoire est toujours défectueuse, qu'elle n'est jamais assez précise. Elle ne parle pas – elle est là. On peut en retrouver la trace, l'évoquer, mais jamais réellement la parler. On l'écoute, et soudain, on la retranscrit, au gré des intensités, des souffrances, des fractures...

## Et l'avenir ?

Vous êtes devant l'un des derniers intellectuels américains, et il vit caché dans les collines d'Hollywood ! ■

PROPOS RECUEILLIS  
PAR LILA AZAM ZANGANEH

## Relire « Julien » et « Kalki »

Les éditions Galaade, qui publient les Mémoires de Gore Vidal, rééditent opportunément deux de ses romans, *Julien* et *Kalki*, dans des traductions revues. *Julien*, paru en anglais en 1964 et en français en 1987 (Julliard/l'Age d'homme) est une vie de l'empereur Julien l'Apostat (331-363), sous forme de Mémoires apocryphes. Le travail de Gore

Vidal est plus proche des romans de Robert Graves, reconstitutions historiques, que de celui de Marguerite Yourcenar dans *Mémoires d'Hadrien* – qui, contrairement à ce que semble croire Vidal dans l'entretien ci-dessus, n'a jamais considéré son *Hadrien* comme un roman historique, mais comme la réécriture intime d'un personnage historique.

*Kalki*, paru en anglais en 1978 et en français en 1991 (éd. l'Age d'homme), où un Américain inconnu se vit comme la réincarnation d'un dieu hindou, est d'une lecture plus excitante, Vidal y jouant de toute sa palette de visionnaire. *Julien* est traduit par Jean Rosenthal (400 p., 21 €) et *Kalki* par Jan Dusay (310 p., 15 €). Jo. S.

## Les souvenirs d'un grand seigneur méchant homme

On savait qu'Eugene Luther Gore Vidal, né en 1925, devenu à l'âge de 14 ans simplement Gore Vidal, voulait se faire passer pour la plus méchante langue de la littérature américaine, pour la comète la plus spirituelle et la plus avisée du XX<sup>e</sup> siècle. Les biographies consacrées à ses contemporains – Truman Capote, Anaïs Nin, Carson McCullers... – abondent en piques, mots d'esprit, jugements assassins, attribués à Gore Vidal.

Il profite de ce premier volume de Mémoires, *Palimpseste*, pour en confirmer quelques-uns et en contester d'autres. Ces souvenirs ne sont pas une autobiographie linéaire, plutôt une promenade dans les méandres de la mémoire. Ils sont censés couvrir les trente-neuf premières années de son existence, mais Gore Vidal se donne la liberté de sauts dans le temps, qui permettent de croiser Hillary Clinton, chez lui, à Ravello, ou Allen Ginsberg vieillissant et malade, dans un dîner, une « dernière séance », en 1994.

Gore Vidal, trop contesté – après la parution, en 1948, d'*Un garçon près de*

la rivière, roman homosexuel, intolérable pour les États-Unis de l'époque, – trop méconnu, trop oublié même parfois –, est vraiment un écrivain. Son style et son rythme, son sens de l'observation et de la narration rendent ces Mémoires passionnants de bout en bout. Même lorsqu'il s'attarde un peu longuement sur sa généalogie. Du côté de sa famille maternelle, Gore (Al Gore, candidat malheureux à la présidence des États-Unis en 2000 est l'un de ses cousins), on est depuis longtemps en politique. A travers l'histoire de son grand-père, sénateur, Gore Vidal analyse son propre rapport à la politique, son engagement, sa décision de se présenter, sous l'étiquette démocrate, à des élections...

De même ses relations tumultueuses avec la famille Kennedy – il était ami de JFK, mais détestait son frère Bobby – sont l'occasion de longs développements – qu'on a déjà lus ailleurs, racontés avec moins de talent – sur les petits côtés du mythique John Kennedy, sur son frénétique appétit sexuel, ainsi que sur la très grande et très singulière Jackie Kennedy.

Tout ce qui est méchanteté, ragots, jugements à l'emporte-pièce, attaques gratuites, sera lu, comme toujours en ce cas, avec plaisir ou agacement, selon ce qu'on pense soi-même des personnes mises en cause. La haine de Gore Vidal pour Truman Capote, une fois encore ressassée ; une évocation féroce d'Anaïs Nin ; Philip Roth et John Updike jetés, en quelques mots, dans le même sac d' « écrivains conventionnels », etc.

## PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Mais le plus intéressant est tout ce qui semblait improbable chez Gore Vidal : les sentiments, le respect, la tendresse parfois. Du côté de l'intime, son amour de jeunesse pour Jim Trimble, mort pendant la deuxième guerre mondiale – « la moitié de moi qui n'a pas vécu assez longtemps pour devenir adulte ». Vidal a eu la certitude qu'il ne pourrait plus jamais

rencontrer cette « moitié » et a préféré les amants de passage.

Du côté des écrivains, au premier chef sa longue amitié avec Tennessee Williams (Vidal a écrit une préface très émouvante à l'édition de ses nouvelles complètes), qu'il appelle « *L'Oiseau magnifique* » et qu'il fait ici revivre ici merveilleusement, avec ses enthousiasmes, ses folies, ses blessures.

Mais aussi de très beaux portraits. Par exemple la découverte de James Baldwin, en 1946, « un être plein de vie et d'énergie, avec une personnalité qui oscillait entre un Martin Luther King Jr, avant l'heure et une Bette Davis après Une vie volée ». Ou l'excentrique anglaise Edith Sitwell. « J'ai toujours aimé mon réseau anglais », dit Gore Vidal, qui rappelle avec bonheur ses séjours londoniens, sans épargner Evelyn Waugh ou E.M. Forster notamment.

Dans le Paris d'après-guerre, il est heureux de sa visite au vieil André Gide – à qui il demande évidemment *Corydon* –, de croiser Sartre, Beauvoir, Camus et les autres « à une

époque où les écrivains étaient célèbres dans le monde entier pour leurs écrits, et que leurs idées étaient connues même de l'immuable majorité qui ne lit jamais ». Époque dont il demeure nostalgique.

D'Hollywood – où il travaille pour le cinéma et la télévision, après ses déboires littéraires et avant de reprendre sa carrière d'écrivain au début des années 1960 – à la Côte est – où il pense entrer en politique –, de Jackie Kennedy à Hillary Clinton, de Greta Garbo à Fellini, de Saul Bellow et Jack Kerouac à Italo Calvino..., on ne se lasse jamais d'accompagner Gore Vidal en ses souvenirs – on attend avec gourmandise la suite – qui contredisent cette phrase, dont il ne pense en fait pas un mot : « Evitez les écrivains admirables. Evitez les écrivains. » ■

## PALIMPESTE, Mémoires (Palimpsest, a Memoir) de Gore Vidal.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lydia Lakel, éd. Galaade, 640 p., 25 €.



ZOOM

**L'ESPOIR D'AIMER EN CHEMIN**, de Michel Quint

L'artifice du jeu est un des plus sûrs recours des fictions de Michel Quint. Après le clown d'*Effroyables jardins*, le comédien d'*Et mon mal est délicieux* (éd. Joëlle Losfeld, 2000 et 2003), c'est un marionnettiste qui s'offre le terrible trouble d'un retour sur un passé blessé. Au chevet d'un adolescent dans le coma qu'il entend revenir à la vie par le récit de sa propre histoire, René Gardel se sert de Suzy et Momo pour livrer son « *âme de faïence fragile* » au jeune Louis, inerte, dont le drame réveille les fantômes de l'orphelin, inconsolé d'une enfance de leurre et de secrets trop lourds. Une mère disparue, qu'il retrouve au final, un père compromis dans les complots du conflit algérien : « *Je n'avais vu d'eux qu'une comédie et j'avais cru à la réalité des masques.* » Le salut pourrait venir d'un amour d'enfance... Un récit sensible et fort. Ph.-J. C.

Ed. Joëlle Losfeld, 152 p., 13,50 €.

**UNE TOUCHE DE DÉSASTRE**, de Michel Lambert

Trois fois rien. Pourquoi donc s'arrête-t-on ? Pour un regard furtif. Un sourire dont on n'est pas sûr qu'il vous soit destiné. Solitudes. Histoires simples. Michel Lambert – Prix Rossel 1988 pour *Une vie d'oiseau* (de Fallois/L'Age d'homme) –, et à qui l'on doit *La Troisième Marche* (éd. du Rocher), un texte magnifique sur la vieillesse et l'amour filial, publie dix nouvelles. Petits éclats encore tièdes des battements d'avant. Il y a un couple en crise douce, la dernière étreinte de deux amants murés dans leurs silences, une drôle d'annonce nécrologique. De la tristesse et du cynisme. Ça touche à chaque fois. X. H.

Ed. du Rocher, 162 p., 15 €.

**LE CIEL EST AUX PETITS PORTEURS**, de Daniel Boulanger

Daniel Boulanger confiait un jour l'irritation que lui inspirait la découverte d'avoir été plagié en toute impunité par ses confrères, non des moindres. Il distille sa vengeance, clandestine, dans ce nouveau roman contant les affres d'un nègre désappointé d'avoir été pillé par un certain Max Maugat, auteur des *Vies majuscules*. Force est de constater que Boulanger, lui, n'est jamais en panne d'inspiration. On retrouve ici sa jouissive façon de « *prendre son temps en douceur, comme on prend sa température* » pour bourrer sa pipe et mitonner des dialogues aux petits oignons. J.-L. D.

Grasset, 246 p., 17 €.

Rencontre La galerie de portraits féminins, gracieux ou incongrus, de Denis Grozdanovitch

# L'art des minutes heureuses

Un atelier à Montmartre. Derrière la vitre, les flocons de la première neige. Peintre, Irina capte de menues traces, fixe des éclats tremblants. Nina, son amie, écrit des textes laconiques. Leur ami Denis, le narrateur, prend des notes sur des carnets qu'il enferme dans une grande valise : trois collectionneurs d'éphémère. Exposer, publier, ce serait rompre le « *pacte tacite* » de ces trois conspirateurs, qui partagent le « *bonheur de la passion clandestine, du samizdat* » – et complotent pour éviter la tristesse.

Longtemps, Denis Grozdanovitch a éprouvé le « *syndrome du samizdat* », qu'évoque une nouvelle de son dernier livre : alors qu'en secret il couvrait de notes – à la pointe Rotring – ses « *éternels carnets* », depuis l'âge de 15 ans, il a un jour apporté un texte à la librairie José Corti, par admiration pour l'éditeur de Gracq. Succès éclatant et inattendu pour son premier livre, *Petit traité de désinvolture* (2002 et Points 2005) : un éloge du dilettantisme, publié à 56 ans par « *le plus nietzschéen des tennismen* » : l'ancien « *jeune espoir* », champion de France junior de tennis, puis champion de squash et de courte paume y citait l'Apologie des oisifs de Stevenson.

Ce sportif mélancolique et souriant doit beaucoup à son père, à qui était dédié son troisième livre, *Rêveurs et nageurs* (éd. José Corti, 2005) : la passion du tennis, des livres et du jeu

d'échecs où il excelle. Et le sens du « *beau geste* », qu'il retrouve chez un écrivain comme Jean Prévost : « *Mon père était peintre et dessinateur, et dirigeait l'atelier d'un maître verrier dans le faubourg Saint-Antoine : on y réalisait ce qu'on appelait à l'époque des glaces gravées. Il m'a transmis l'amour du travail bien fait, qui m'a beaucoup servi dans le tennis. En littérature aussi je retravaille de façon lente, artisanale, pour obtenir la fluidité.* »

**Eclairage contrasté**

L'abondante matière de ses quelque cent carnets a permis à Denis Grozdanovitch de rassembler, dans *Brefs aperçus sur l'éternel féminin*, une série de portraits, gracieux ou incongrus, sous un regard ironique et plutôt tendre. Soizic, biologiste fascinée par les axolotls, Perla et son encombrante famille, des fillettes perspicaces, et, surgies du souvenir, de vieilles tantes fort curieuses : « *Peut-être faut-il un peu mentir pour dire vrai, mais la plupart des situations sont telles qu'elles se sont réellement passées.* » Le narrateur, Denis, s'amuse de lui-même : « *Je me vois comme le Pantalone de Goldoni. J'aime Marivaux, Feydeau et surtout Tchekhov.* »

Dans ce livre souvent drôle et charmant, le dialogue a bien une fonction théâtrale, mais il permet souvent aussi, sous une apparence légère, le débat d'idées. Une manière qui rappelle les contes et dialogues philosophiques du

XVIII<sup>e</sup> siècle. « *Je dirais aussi du début du XX<sup>e</sup> siècle*, précise-t-il. *Mon père m'a nourri d'Anatole France et de Rémy de Gourmont* (l'auteur des *Dialogues des amateurs sur les choses du temps*), *qui ont été les maîtres de Cendrars. Cendrars a crypté ses livres, il est méconnu malgré sa célébrité.* »

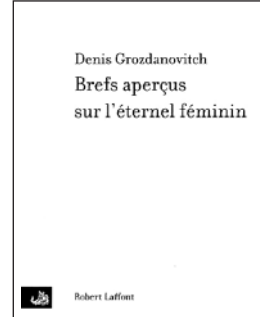
Surtout, éviter le dogmatisme. « *Une phrase longue, avec des incises, vous permet de dire une chose et son contraire en même temps. Au fond, je suis pour une littérature de l'ambiguïté. C'est pourquoi j'aime tellement le cinéma de l'entre-deux guerres, les éclairages contrastés qui font que les visages des protagonistes ne cessent de passer de l'ombre à la lumière et montrent, dans le même plan, le côté à la fois lumineux et ténébreux des gens.* »

« *Vous savez, j'ai fait l'Idhec, j'ai adoré le cinéma, je suis très cinéophile.*

J'ai revu récemment *Le Feu follet de Louis Malle où le visage de Maurice Ronet est presque toujours dans l'ombre. J'aime aussi Max Ophüls, Sternberg et Orson Welles.* » Pour cet amateur de réel, sensible aux ombres, aux songes, et à la mort, la salle de cinéma est « *le*

lieu où les âmes (...) fuyant le chiffre, se réfugient dans la vision », rappelle-t-il, citant Hofmannsthal. On pense aux pages admirables de *Rêveurs et nageurs* qui évoquaient la cinémathèque de Chaillot, « *bunker du rêve* ». « *Une cinquantaine de chats, se souvient-il, squattaient les ruines de l'ancien aquarium. On les laissait entrer dans la salle de projection.* »

Une érudition rêveuse – qui fait de la littérature, selon Stendhal, une société idéale d'« *âmes sensibles* » – nourrit les carnets de Denis Grozdanovitch, leur donne une résonance infinie. C'est dans cette précieuse étoffe qu'est tissé le texte central de *Brefs aperçus* dédié à sa fille Emilie, et à toutes les petites filles, évoquant Carroll, Larbaud, Paul Fournel, James Sacré, et Umberto Saba à qui est emprunté un merveilleux titre : « *Choses légères et vagabondes* ». Car si la démarche d'écrire trahit l'anxiété de la perte, elle augmente la faculté d'attention aux « *infirmes épiphanies* » qu'offre le quotidien, et permet de « *grappiller des minutes heureuses* ». ■



**BREFS APERÇUS SUR L'ÉTERNEL FÉMININ**  
de Denis Grozdanovitch.

Ed. Robert Laffont, 288 p 19 €.

MONIQUE PETILLON

## Louis Carzou aborde la question de la mémoire arménienne dans la Turquie contemporaine

# Fragile triomphe de l'humanité

**LA HUITIÈME COLLINE**  
de Louis Carzou.

Ed. Liana Levi, 172 p., 17 €.

L'Histoire n'a pas le loisir de se préoccuper des individus. Lorsqu'elle comptabilise par milliers, par millions le nombre des victimes, qu'elle tente d'analyser les origines et les causes des grandes tragédies politiques et humaines, elle ne peut s'arrêter sur le sort de telle ou telle personne. Cette tâche, ce soin, reviennent au romancier, qui détache de la grande commotion quelques figures et les assigne au devoir de représenter leurs frères, ceux qui ne sont plus là pour témoigner. Et que ces figures soient de fiction ne les rend pas moins réelles, moins nécessaires.

Louis Carzou, qui publie ici son premier roman, démontre, avec gravité et respect, le sens de cette nécessité, et aussi combien cette démarche peut porter de fruits.

Sibel a 28 ans. C'est une citoyenne de la Turquie moderne qui résiste aux sirènes de la régression, du nationalisme et de la tradition. Elle est journaliste à CNN Turquie, vit à Istanbul, a un amour. Avant de mourir, sa grand-mère, Nine, lui a confié, ainsi qu'à toute sa famille, le secret bouleversant de ses origines : elle fut jadis, tout enfant, sauvée d'un massacre, à Sivas, et adoptée par un jeune médecin turc, Ragip, au péril de sa propre vie. « *Ragip... Quand une armée, une nation s'enivraient de barbarie pour oublier ses défaites, lui il m'a prise dans ses bras... et ne les a plus jamais desserrés.* » Ce massa-

cre était l'un des épisodes du génocide de 1915, dont les Arméniens furent les victimes. Nine, à l'inverse de sa propre mère, à l'inverse de beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants, échappa à la mort. Nine vécut donc, turque et musulmane, sous le prénom de Gulzar. Elle n'apprit le secret que de la bouche de Ragip, quand il était sur son lit de mort. Après, elle avait voulu retourner vivre à Sivas, « *et même au-delà, dans le hameau mystérieux, où mes parents avaient péri pendant la guerre.* »

**Espace de réconciliation**

Construit sur l'alternance du passé et du présent, *La Huitième Colline* pourrait être le roman d'une identité retrouvée, ou celui de la déploration des martyrs arméniens. Son mérite est

d'ouvrir, au-delà de ce repli douloureux et du ressentiment, sur l'idée d'une possible réconciliation, dont Sibel est le symbole. Comme l'écrit Louis Carzou, « *la grande Constantinople* » était « *une ville pleine de Turcs, mais aussi de Grecs, de Juifs, d'Arméniens, de Kurdes, d'Arabes* »... L'Istanbul moderne devrait retrouver, loin de l'« *ethniquement pur* » trop souvent prôné, le chemin de ce riche mélange.

Les grandes tragédies du XX<sup>e</sup> siècle ont ménagé des espaces rares où le pire n'était pas certain, où l'humanité triomphait. La mémoire, qui est si justement revendiquée, doit aussi conserver ces instants. Comme le suggère Louis Carzou, eux seuls sont garants de l'avenir, comme l'enfant que porte Sibel à la fin du livre. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

## Pascale Roze conte une fuite naïve vers le Vietnam en guerre

# L'Indochine intérieure

**L'EAU ROUGE**  
de Pascale Roze.

Stock, 158 p., 16 €.

La vie s'arrache fil à fil. Une charpie usée, molle et grise d'usage, maintenue en compresse sur d'anciennes blessures. Rien de plus. Une vieille dame agonise, enroulée de souvenirs qui la serrent et l'étouffent. Retirée dans une dépression muette. Laurence Bertilleux se noie dans son passé. Elle qui pensait chasser le temps comme l'eau sous l'étrave s'y retrouve engloutie. « *Le nouveau meurt avant l'ancien.* » Elle ne le croyait pas. Cette foi en l'avenir, cette jeunesse rapide comme un galop d'essai...

C'était en Indochine. A Chaudoc, Cochinchine, frontière du Cambodge. Près d'un bras du Mékong. Entre les Sept Montagnes et la Plaine des joncs. Laurence a quitté la France et « *une famille sans joie* » après des études de psychologie. Une manière à elle de s'affirmer. Elle s'est engagée pour deux ans dans l'armée. Elle veut « *aller au bout* ». Jeune sous-lieutenant de 23 ans,

elle arrive aux colonies au début 1948 et découvre un autre monde qui pourrait la sauver. « *Au cap Saint-Jacques, elle quitta le Pasteur qui continuait vers la baie d'Along et embarqua sur un bâtiment de transport de troupes pour remonter la rivière de Saigon. On entraînait dans les terres, on touchait au but. A l'avant du bateau, conquérante, elle scrutait le paysage, un médiocre paysage, très plat, des mangroves pleines de palétuviers (...), puis des rizières à l'infini dans lesquelles travaillaient des Annamites, sous leur chapeau pointu, et des buffles gris et maigres.* »

**Mémoires blanches**

L'exotisme l'emporte au-delà des images. Laurence se délie tout doucement là-bas. Elle oublie même son corps « *qui n'est pas un ami* ». Et donne libre cours à une féminité qui la taroude. Dans cet univers d'hommes, elle se laisse emporter. Légère tout d'un coup. Oh, juste quelques baisers. A côté c'est la guerre, le Vietminh, les embuscades sanglantes. Les morts trop tôt. Mais elle esquive, elle glisse. On lui a confié la popote, la direc-

tion de l'équipe de cinéma mobile qui projette des films français dans les villages reculés.

Histoire sans paroles. Dialogues à mots comptés. Pascale Roze raconte, à rebours, une aventure en fibres, une fuite naïve, une envie d'exister. C'est un peu de désir juste arraché aux lèvres. Une histoire de remords. De chagrin enfoui. Car c'est un lourd secret que va porter Laurence dans les années d'après. Une parenthèse de tourment qu'elle tente d'effacer. « *L'Indochine, elle n'y pensait plus.* » Aux autres, elle ne laisse rien paraître. Ce semblant d'oublier lorsque l'on ne dit rien. D'où nous vient le silence ? De nos mémoires blanches. Des souffrances que la terre gorgée ne peut plus absorber. « *Avec une régularité d'horloge, la pluie s'abattait à cinq heures jusqu'à sept heures. Lourde et chaude, brumeuse sur la mer, bruyante sur les feuillages, l'averse rythmait la journée.* »

Magnifique livre. Pascale Roze écrit avec une délicatesse rare les sentiments effleurés et la peur de soi-même. Il n'y a plus d'Indochine. L'eau a tout emporté. ■

XAVIER HOUSSIN

## « Franz & Clara », le nouveau roman de Philippe Labro

# La musique de l'amour

**FRANZ & CLARA**  
de Philippe Labro.

Albin Michel, 192 p., 15,90 €.

Evidemment, et il n'y est pas étranger, quand un texte de Philippe Labro paraît, amis et ennemis sont sitôt informés. Prêts à dégaîner. Pourtant il faudrait, cette fois au moins, se laisser convaincre d'ouvrir ce livre qui est peut-être un tournant pour l'auteur de *L'Étudiant étranger* (prix Interallié 1986, Gallimard et « Folio »). Après avoir romancé sa vie ou s'être mis à nu, comme dans *Tomber sept fois, se relever huit* (Albin Michel, 2003), Philippe Labro offre une belle histoire d'amour. Un roman presque classique, servi par une écriture peignée et dégraissée de tout adjectif inutile.

Nous sommes en Suisse, à Lucerne, haut lieu de musique classique. Clara tient la plume. Elle a 20 ans. Elle est belle. Et pourtant si seule et si triste, quand Franz apparaît dans sa vie. Et c'est à cet être « *qui n'était plus tout à fait un enfant,*

certainement pas un homme », qu'elle va se confier.

Raconter ses abandons successifs : une mère qui n'a pas survécu à sa naissance ; un père adoré puis foudroyé sous ses yeux alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille ; enfin, ce bel homme d'âge mûr, dont elle fut la maîtresse, et qui la congédiera d'une phrase assassine : « *Le jeu n'en vaut plus la chandelle.* »

**Le culot et l'innocence**

Sans jamais se livrer – on n'apprendra que bien plus tard qui est ce jeune homme surdoué –, Franz l'interroge avec tout le culot et l'innocence de son âge. Entre eux, une histoire commence. Secrète, mystérieuse et, pour l'heure seulement, impossible. Tous deux font partie de ce que Philippe Labro appelle si justement « *la famille des manquants* ». Maniaque, perfectionniste, jusqu'à l'obsession, Clara ne voit que ses défauts. Et si la musique l'a, dit-elle, sauvée, elle ne se considère encore que comme « *une petite violoniste de troisième rang* ». Franz est son tournant, sa chan-

ce. Il lui redonne l'envie de souffrir et de vivre.

Philippe Labro écrit ces moments où tout vacille, ces instants de basculement qui sont de l'ordre de l'infinimental. Il dit l'inattendu qui vient vous distraire, le frisson des premières fois, les premiers chocs et les premières blessures. Avec un rare soin du détail, armé de son fusil à tuer les adverbess, il met au jour les apparentes contradictions, donne à voir les failles et les félures de ces deux êtres si forts d'avoir été fragilisés dans l'enfance, dont Philippe Labro est, depuis toujours, l'un des bons scripteurs.

Mais Philippe Labro est aussi, comme en témoignent, à la fin, les remerciements – qui vont notamment au violoniste Renaud Capuçon ou encore au clarinettiste Paul Meyer –, un mélomane qui court les salles de concert et les festivals de musique classique. Sans doute parce qu'il appartient à « *cette catégorie chanceuse de l'humanité que la musique peut transcender* ». ■

E. G.



Pourquoi aimons-nous ou non une œuvre ? Affaire de passion, de morale, spéculation ? Trois essais nourrissent ce débat

# Des goûts et des couleurs

**P**ourquoi continuer à montrer des objets après Duchamp ? Parlons-nous de culture ou bien d'argent ? Que vaut réellement ce qui désormais se vend si cher ? Et la vraie question : ce que nous aimons tant, confusément, n'est-il pas une vaste et peu subtile fumisterie ?

Trois petits livres peuvent aider à débattre proprement de tout cela. Le premier est un classique, difficilement trouvable, qui vient d'être réédité. Dans un format peu fait pour les myopes, mais néanmoins peu coûteux. Il s'agit d'un essai de l'Américain Howard Becker. Né en 1928, il a la qualité peu commune

**LES MONDES DE L'ART** d'Howard Becker.

Flammarion, « Champs », 384 p., 10,5 €.

d'être à la fois artiste (musicien de jazz, en l'occurrence) et sociologue. Cela lui donne une liberté de ton et d'interprétation, une modestie et une ouverture qu'on aimerait rencontrer plus souvent. Une curiosité aussi, puisque son premier chapitre s'ouvre avec l'auto-analyse que l'écrivain britannique Anthony Trollope fit de son travail d'auteur. D'où il ressort premièrement que, sans un vieux domestique chargé de l'éveiller chaque matin, sa production eût été moins régulière ; secondement que, grâce au susdit, il est devenu un écrivain consacré ; enfin, qu'un beau jour il s'est essayé, comme Romain Gary le fit ensuite, à publier sous un pseudonyme pour vérifier ce que son succès devait au talent, ou à l'entregent, ou à la notoriété accumulée. Et que,

contrairement à Emile Ajar, il en fut bien déçu...

Howard Becker est scandaleux en ce qu'il oblige à imaginer, disons Van Gogh, non comme un génie solitaire, mais comme un génie qui a fait avec. Avec son frère Theo, galeriste considérable et mécène indéfectible, mais aussi avec ses marchands de couleurs, avec son protestantisme, avec ses tauliers, son rêve d'absolu, ses médecins, sa double ou triple culture, ses femmes, ses amis peintres, et puis les spéculateurs, collectionneurs, conservateurs de musée qui ont suivi, et aujourd'hui vivent de lui, sans oublier les critiques. Bref, avec tout ce qui fait une notoriété artistique. Et ce qui vaut pour Vincent vaut aussi pour Ghirlandaio, quatre cents ans plus tôt. Le pauvre devait, par contrat, user d'un bleu spécifique, valant « quatre florins l'once »... Et tant d'autres, cinéastes censurés, écrivains à la ligne, danseuses subventionnées, musées transformés en nécrotaphes à la gloire, posthume et fort improbable, de leurs financiers. Les mondes de l'art, que connaissent tous les artistes, et pourtant si absents des discours tenus habituellement sur eux.

## Hierarchie des valeurs

L'essai de Becker est ancien (un peu plus de vingt ans), mais il n'est pas daté, toujours aussi fonctionnel pour qui veut décrypter une situation (l'art en général, parfois dans ses manifestations les plus incongrues) en allant au-delà du strict jugement de goût. Et encore, même ce dernier – et la manière dont il se forme – fait l'objet d'une analyse brillante. Après lecture, le problème n'est plus :



Foire de Bâle, 2005. CHRISTIAN FLIERL/PIXSIL.COM

« j'aime », ou l'inverse, mais bien : quelles sont les conditions qui m'ont fait ainsi, qui veut que j'aime, à cause de quoi je déteste ? Et qui cela sert-il ?

Catherine Millet est aussi scandaleuse. Non, pas pour ça... Elle traite d'art, également, et souvent mieux que personne. Depuis trente-cinq ans, ou presque, Catherine Millet est une des meilleures spécialistes d'art contemporain. Lequel a évolué. Elle aussi. Et son livre itou. Primitivement publié en 1997, il a été rajouté (1). Pas un lifting, un travail de sape, entièrement revu à la lumière des événements, en accélération constante et en complexité accrue, des presque deux lustres écoulés. Après Becker, qui traite du fond, Millet s'attaque à la forme. Et montre comment la hiérarchie des valeurs établie par Becker a explosé ces derni-

ères années, sans pourtant que les structures aient été profondément modifiées. Comment l'art contemporain, naguère réservé à une élite, a envahi la vie, la mode, déclenché les passions, obligé à réviser les morales. Tout en attirant toujours plus les foules.

Et puis il y a Daniel Arasse. Sans doute aurions-nous dû commencer par lui. Il fut, avant sa mort prématurée en 2003, de ceux qui formèrent une ou deux générations de regards. A l'école la plus rude, celle qui se penche, encore et toujours, sur les maîtres, mais aussi les petits maîtres, sur les chefs-d'œuvre, mais aussi les détails, de l'art de la Renaissance italienne (2). Tout en étant capable, et sans doute grâce à cela, d'une vision des plus originales sur l'art contemporain. Quand Arasse parle d'un

tableau, il le mange, pour ne pas dire plus. Il s'en délecte, y revient, s'y perd, avant de croquer dedans et d'emmener son lecteur dans les fumets des ateliers, comme Virgile le faisait de Dante aux enfers. Avec intelligence, précaution, passion et empathie. Tant pour son sujet que pour ses lecteurs. Voilà la caractéristique commune de ces trois livres : le court instant de leur découverte, ils nous élèvent. Et donnent faim. D'art. ■

HARRY BELLET

(1) L'Art contemporain, Histoire et géographie, de Catherine Millet, Flammarion, « Champs », 224 p., 8,5 €.

(2) Histoire de peintures, de Daniel Arasse, Gallimard, « Folio Essais », 368 p., 7 €.

## Une évocation chaleureuse de la grande contralto britannique Le miracle Kathleen Ferrier

**KLEVER KAFF** d'Ian Jack.

Traduit de l'anglais par Boris Terk. Allia, 96 p., 6, 10 €.

**L**ondres, février 1953. Sur la scène du Covent Garden, où John Barbirolli dirige l'*Orfeo* de Gluck, la première des quatre représentations prévues a été triomphale. La contralto britannique Kathleen Ferrier, qui tient le rôle-titre, devait écrire peu de temps après à une de ses amies : « Tout le monde était ému et les critiques étaient toutes splendides. » Avant de commenter : « Ce qui me rend encore plus déçu de ne pouvoir continuer. »

Mais avait-elle le choix ? Le 6, lors de la deuxième soirée, le fémur de sa jambe gauche a cédé, se désintégrant partiellement. En coulisses, la diva vomit de douleur mais tient bon. Elle revient, après une injection de morphine, pour les saluts et les rappels. Mais elle sait qu'elle ne chantera plus en public. A la veille de ses 41 ans – elle est née dans le Lancashire le 22 avril

1912, cadette d'une famille peu fortunée des classes moyennes –, celle dont on disait que le chant « vous faisait regretter de n'avoir pas mené une vie meilleure » quitte la scène, vaincue par le cancer et le traitement terrible qu'elle a enduré. Quelques mois plus tôt, chantant devant la nouvelle reine, la jeune Elizabeth, qui s'enquerrait de sa santé, elle répondait : « Juste quelques vieilles douleurs, Ma'am. On doit s'attendre à ce genre de choses. »

### Une grâce trop fulgurante

Elle s'éteint au matin du 8 octobre. Laissant musiciens et mélomanes inconsolés d'une grâce trop fulgurante. Le chef autrichien Bruno Walter, qui la dirigea pour *Das Lied von der Erde*, de son maître Gustav Mahler, lui décerna sans doute le plus somptueux des éloges, confiant que ses deux plus grandes expériences musicales furent d'avoir connu Kathleen Ferrier et Gustav Mahler, « dans cet ordre ».

Mais c'est la jeune infirmière Bernie Hammond, qui l'accompagna dès 1951, qui rendit le mieux justice à une artiste d'exception :

« C'était une personne extraordinaire et une personne ordinaire. »

C'est ce qu'a voulu donner à lire Ian Jack, directeur du magazine anglais *Granta*, dans le long portrait qu'il publia dans sa revue en 2001. Reprise en volume, cette évocation est nourrie de confidences, témoignages et lettres privées, propres à rendre la dimension humaine d'une femme d'une bouleversante générosité – mais aussi vivante, riieuse, gourmande, truculente même dans son amour du mot, de ses jeux et de ses écarts, puisque Britten comme Barbirolli la percevaient comme « rabelaisienne ». Un époux défaillant – l'union, stérile, fut annulée pour non-consommation en 1947 –, une sœur, Winifred, entièrement vouée au service, puis, après la mort de Kathleen, au culte de sa cadette, s'immiscent dans ce monde de musiciens où « Kath la futée » (« *Klever Kaff* ») règne avec naturel, aimée pour sa gentillesse désarmante et l'émotion bouleversante de son chant. Un parcours de mélodrame à la légèreté d'un conte défait. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## ZOOM

**AMITIÉ, LA DERNIÈRE RETOUCHE D'ERNST LUBITSCH,**

Auteur du *Chanteur de jazz*, pièce de théâtre de Broadway qui donna lieu au premier film parlant, Samson Raphaelson fut aussi le scénariste de neuf films d'Ernst Lubitsch, et non des moindres, *L'Homme que j'ai tué*, *Une heure près de toi*, *Haute Pègre*, *La Veuve joyeuse*, *Ange*, *The Stop around the corner*, *Le ciel peut attendre...* Chargé de rédiger une notice nécrologique

du cinéaste qui venait d'avoir une attaque, Raphaelson osa exprimer ce qu'il n'avait jamais confié. Lubitsch survécut, prit connaissance du texte, le retoucha. C'est ce texte, publié dans le *New Yorker*, qu'a traduit Hélène Frappat. Il constitue un témoignage précieux sur l'homme, l'artiste, et le système hollywoodien. *J-L. D.* Allia, 70 p., 6,10 €.

### ARTE ET LE CINÉMA,

de Michel Reilhac. Responsable de l'unité cinéma d'Arte et directeur général d'Arte France Cinéma depuis 2002, Michel Reilhac est interrogé par Frédéric Sojcher

sur la télévision, la ligne éditoriale d'Arte, la politique audiovisuelle, le cinéma d'auteur, la façon de réagir face aux défis du zapping, l'évolution des modes de production et de diffusion des films. Il soutient que persiste chez le spectateur un « désir d'autre chose », un besoin de s'extraire du flux quotidien, de s'abandonner à une histoire. Défense du « hors champ du cinéma », monde ouvert lié à l'imaginaire, contre le « hors champ de la télévision », référence implicite à un idéal de bonheur mercantile totalement standardisé. *J-L. D.* Séguier/Archimbaud, « Carré Ciné », 140 p., 10 €.

« On apprend, on sourit, on grince : cet essai tombe quand il faut. Un petit précis de la gauche telle qu'elle devrait être. »  
*Le Nouvel économiste*

« Un récit historique passionnant et plein d'enseignements... une lucidité rare et un courage peu fréquent par les temps qui courent. »  
*Marianne*

« Un homme qui dit ses quatre vérités... Joffrin ne triche pas. »  
*Paris Match*

**LAURENT JOFFRIN**  
**HISTOIRE DE LA GAUCHE CAVIAR**  
Robert Laffont



Les deux premiers tomes (1931-1944 et 1944-1948) d'une nouvelle édition des « Œuvres complètes » du Prix Nobel de littérature 1957 sont publiés dans la « Pléiade »

# Albert Camus, toujours moderne

Un soupçon, toujours, s'attache aux écrivains à qui va la sympathie unanime des lecteurs – comme si l'on supposait que cette sympathie avait nécessairement été acquise au prix d'une imposture et qu'elle était le signe le plus sûr d'une certaine insignifiance. Exemple, le cas d'Albert Camus vient vérifier une telle règle. La reconnaissance immédiate que connut le romancier de *L'Étranger* a eu presque aussitôt son envers de méfiance et de mépris. On le sait, les dernières années de sa vie firent de l'auteur de *L'Homme révolté* la cible consensuelle d'attaques convergentes menées au nom du surréalisme, de l'existentialisme, et même du matérialisme dialectique par quelques écrivains parmi les plus éminemment respectables.

Il y eut des exceptions sans doute – Georges Bataille, notamment, ce qui n'est pas rien. Pourtant, au moment où il reçoit le prix Nobel de littérature, en 1957, la rumeur donne le romancier de *La Chute* pour fini et elle n'est pas loin de considérer toute son œuvre comme nulle et non avenue. La mort n'a rien arrangé. Elle n'arrange jamais rien. Dans le procès perpétuel qu'instruit la postérité, il va de soi que le succès immédiat et durable d'un écrivain, la fortune dont il bénéficie dans l'institution scolaire et universitaire, l'attachement qu'éprouvent pour lui les lecteurs non accrédités par la critique doivent être comptés comme des arguments à charge assez accablants. En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, qu'il faille pourtant en revenir à Camus est l'évidence même. Et c'est pourquoi l'on doit témoigner d'une gratitude sans réserve à l'éditrice proposée aujourd'hui par Jacqueline Lévi-Valensi dans la « Bibliothèque de la Pléiade » – édition qui nous rend l'œuvre dans son impressionnante intégrité, dans son intégralité nécessaire.

Retournons un peu les idées reçues. Contrairement au préjugé commun qui le tient (au pis) pour un écrivain daté ou (au mieux) pour un classique attardé, Albert Camus est un écrivain de la modernité. Et davantage : l'un des tout premiers. Il y a chez lui une conviction dont tout se déduit : le monde, parce qu'il est absurde, en appelle à un geste de révolte qui dénonce toute forme de compromis passé avec le Mal et qui maintient en lui la tension tragique d'un refus obstinément opposé à l'acceptable réalité. « *Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux* », constate Caligula. Telle est la vérité dont procède le pari de vivre afin d'en faire le gage du bonheur paradoxal qu'exprime la célèbre conclusion du *Mythe de Sisyphe*.

## Dieux enfuis

La question constante d'Albert Camus est celle qui domine de son ombre le siècle passé, la même depuis toujours, et qui nous poursuit dans le nouveau millénaire. Elle se nomme le nihilisme. Dans une langue à la hauteur de laquelle se tiennent peu d'écrivains après lui, l'auteur de *Noces* chante, à Djemila et Tipasa, la trace extatique des dieux enfuis. Dans *L'Étranger* et dans *La Peste*, il machine des récits qui mesurent les effets dévastateurs

de ce défaut de sens propageant partout le règne du crime et au creux silencieux duquel s'invente pourtant la possibilité d'une parole de vérité. Autant que tous ses contemporains et mieux que la plupart d'entre eux, Camus considère le vide et le vertige où s'éveille la conscience moderne. Mais il le fait sans recourir aux faux-fuyants de la philosophie, aux facilités de la fiction, se refusant du même coup à toutes les solutions de sortie que proposent religieusement les professionnels de la pensée lorsqu'ils affirment qu'on peut en finir avec le scandale d'exister et verser celui-ci au compte d'une idéologie ou d'une esthétique prétendument rédemptrices. Car, de ce nihilisme dont *L'Homme révolté* proposera l'indiscutable généalogie, Camus ne parle pas dans la langue vide et falsificatrice dont, autour de lui, usent de façon intéressée les penseurs de son siècle – « *Il y a toujours, écrit-il, une philosophie pour le manque de courage* ». Ce nihilisme qu'il combat, considérant l'abîme qui s'est concrètement ouvert pour les gens de sa génération, Camus, en témoin concerné de l'horreur, le nomme Auschwitz ou Hiroshima, nazisme et stalinisme. Ce néant qu'il affronte, au lieu d'en faire un concept, en romancier, il l'incarne dans la figure infiniment pathétique de cet enfant mort dont, après Dostoïevski et Faulkner, il hérite et dont il fait l'insoutenable point d'aporie de toute pensée. Voyez *La Peste*, voyez *Les Justes*, voyez *Requiem pour une nonne* et constatez comment le cadavre même de l'innocence constitue le plus irréfutable démenti de toute parole d'assentiment accordée à l'atrocité du monde.

Précisément parce qu'il est moral, le propos est également politique, bien sûr, et il n'a rien perdu de sa pertinence. Tout au contraire. Immédiatement, Camus prend la mesure d'un âge dominé par le régime rationnel d'une Terreur qui justifie l'abject et en diffuse planétairement les effets de masse. Que le crime, l'attentat aveugle, le calcul

concentrationnaire, la logique génocidaire ne puissent jamais se prévaloir de la raison qu'invoque cyniquement le discours de l'Histoire, tous ses livres l'ont dit et répété à une époque où déjuger l'idéologie passait pour une naïveté et une ignominie. Les temps ont moins changé qu'on ne le dit parfois. Et c'est la raison précise pour laquelle Camus compte au nombre des rares auteurs authentiquement démocrates dont la pensée, si cela était possible, devrait nous protéger contre la séduction des sophismes de la sauvagerie autoritaire aujourd'hui le jeu barbare de la destruction et des représailles. Aujourd'hui ? Je veux dire : au temps du terrorisme, du fanatisme revenu et servant de masque à la violence indifférenciée qui dévaste le monde et se glorifie de choisir ses proies parmi les victimes les plus vulnérables.

Tout cela, n'en déplaise, est l'affaire de la grande littérature. Pour Camus, le roman est cette parole par laquelle s'expriment le vertige inévitable du Mal et l'effort de conjuration nécessaire que celui-ci appelle. On voit bien qu'une telle préoccupation métaphysique, se recommandant de Proust et de Tolstoï (les mêmes écrivains auxquels se confie significativement le dernier Barthes), le situe au plus loin d'une conception plate du roman qui domine désormais et qui voue celui-ci à l'inoctave et à l'insignifiant. Non, le roman est autre chose ou il n'est rien. Quoi ? Camus l'écrit : il est « *cet exercice de détachement et de passion qui consomme la splendeur et l'inutilité d'une vie d'homme* ».

C'est pourquoi, à l'encontre de toutes les prophéties présentes qui prédisent et programment sa disparition, il a tout l'avenir devant lui : « *L'injustice et la souffrance demeureront et, si limitées soient-elles, elles ne cesseront pas d'être le scandale. Le "Pourquoi ?" de Dmitri Karamazov continuera de retentir ; l'art et la révolte ne mourront qu'avec le dernier homme* ». ■

PHILIPPE FOREST



Albert Camus en 1945. COLL. CATHERINE ET JEAN CAMUS/D.R./FONDS ALB

## « Une conscience en action »

### ŒUVRES COMPLÈTES Tome I (1931-1944) et tome II (1944-1948)

Edition publiée sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 582 p., 62 €, et 1 424 p., 58 € (70 € et 65 € après le 31 août).

La précédente édition des œuvres d'Albert Camus dans la « Bibliothèque de la Pléiade » avait été préparée par Roger Quilliot au lendemain de la mort de l'écrivain, en janvier 1960. Le premier volume, préfacé par Jean Grenier, paraît en 1962 et

rassemble « Théâtre, récits et nouvelles » ; le second est consacré aux « Essais » (1964). A cet « *hommage vivant* » dont parlait Roger Quilliot dans la préface du premier tome devait se substituer, quarante ans plus tard, une édition tenant compte des multiples recherches qui ont abouti à la publication, notamment dans la série des « Cahiers Albert Camus » (Gallimard), de plusieurs inédits majeurs, tels *La Mort heureuse* (1971) et *Le Premier Homme* (1994). Il y eut aussi, outre l'édition des *Carnets* (trois volumes, 1962-1989), les regroupements d'articles que Camus avait fait paraître dans de nombreux journaux dès le début de sa carrière.

C'est à Jacqueline Lévi-Valensi, qui a beaucoup œuvré pour les études camusiennes, qu'avait été confié le soin de préparer cette nouvelle édition en quatre volumes. Décédée en novembre 2004, elle aura eu le temps de la préfacier et d'en diriger les deux premiers tomes, mais pas de les voir paraître. Le principe chronologique s'imposait pour une œuvre que la mort de l'auteur interrompit si brusquement, alors qu'elle était manifestement encore en devenir. Pour le classement des œuvres ont été distingués les livres publiés du vivant de Camus (dans ces deux premiers volumes, on trouvera ainsi les plus célèbres, de *Noces*, *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* à *La Peste*), les textes jamais recueillis (articles, conférences, entretiens qui ne furent pas rassemblés dans *Actuelles*, en 1950) et enfin les écrits posthumes.

Quant aux *Carnets*, ils sont distribués entre le volume II (les années 1935-1948) et le futur volume IV (1949-1959). Là plus qu'ailleurs, Camus est en train de former sa pensée. Une « *conscience en action* », selon l'expression de Raymond Gay-Crosier, qui a préparé cette section des œuvres, se constitue. L'exercice de lucidité est sévère et s'applique d'abord à celui qui écrit. « *Vivre, c'est vérifier* », soulignait-il en 1948. ■

P. K.

## Le journalisme, « au service de la vérité »

Il y a la beauté et il y a les humiliés. (...) Je voudrais n'être infidèle ni à l'une ni aux autres », écrivait Camus dans « *Retour à Tipasa* », un des textes de *L'Été* (1954). Et il ajoutait : « *Je n'ai pu renier la lumière où je suis né et cependant je n'ai pas voulu refuser les servitudes de ce temps* ». Dualité de Camus, qui aimait avant tout se définir com-

me un artiste, mais qui, recevant son prix Nobel de littérature en décembre 1957 à Stockholm, expliqua que selon lui un écrivain trouve sa justification s'il « *accepte, autant qu'il le peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté* ». Il fut donc écrivain ; il fut également reporter, éditorialiste,

chroniqueur, critique. Relire aujourd'hui ses articles publiés dans *Alger républicain* (1938-1940), *Combat* (dont il fut rédacteur en chef et éditorialiste de la Libération à juin 1947) ou encore, plus tard, dans *L'Express*, c'est revisiter les engagements de Camus. Par-delà leur exigence éthique et leur lucidité, ces textes nous apportent, selon l'expression de Jacqueline Lévi-Valensi, « *un message sans illusions, mais paradoxalement, des raisons de ne pas désespérer de notre monde* ».

On pourrait multiplier les exemples de la lucidité camusienne. Ainsi, ce fameux éditorial de *Combat* du 8 août 1945 dans lequel, se démarquant de la plupart des commentateurs, il trouvait « *indécemment* » de célébrer la bombe atomique d'Hiroshima comme une « *découverte* » scientifique. Tout au contraire, écrivait-il, « *la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va fal-*

loir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

Camus avait foi en la justice et ne ratait jamais une occasion de le rappeler. Ainsi, toujours dans *Combat*, en 1945, après le massacre de Sétif, dans un article intitulé « *C'est la justice qui sauvera l'Algérie de la haine* », il écrivait : « *De malheureuses et innocentes victimes françaises viennent de tomber et ce crime en lui-même est inexcusable mais je voudrais que nous répondions au meurtre par la seule justice pour éviter un avenir irréparable* ».

### Commentateur engagé

Parfois, l'éditorialiste se faisait reporter. Il faut lire, par exemple, sa série de reportages en Kabylie publiés dans *Alger républicain* en juin 1939 et reprise dans le premier volume de « *La Pléiade* » (pp. 653-668). Ils commencent ainsi : « *Quand on aborde les premières pentes de*

la Kabylie, à voir ces petits villages groupés autour de points naturels, ces hommes drapés de laine blanche, ces chemins bordés d'oliviers, de figuiers et de cactus, cette simplicité enfin de la vie et du paysage comme cet accord entre l'homme et sa terre, on ne peut s'empêcher de penser à la Grèce.

Deux paragraphes plus loin, il faut déchanter : « *Il faut l'écrire sans tarder : la misère de ce pays est effroyable* ». Camus commentateur, Camus reporter, Camus critique littéraire aussi. Toujours dans *Alger républicain*, il tenait une chronique intitulée « *Le salon de lecture* ». Il l'avait ainsi présentée à ses lecteurs : « *Un journal qui se veut au service de la vérité la sert dans tous les domaines et ne saurait la négliger dans les œuvres de l'esprit. De tous les buts qu'une chronique littéraire peut se proposer, celui-ci est à la fois le plus modeste et le plus ambitieux* ». Il chroniqua ainsi des livres comme *Les Camara-*

des d'Erich Maria Remarque – « *un roman de grande classe* » –, *La Nausée* de Jean-Paul Sartre – « *l'erreur d'une certaine littérature, c'est de croire que la vie est tragique parce qu'elle est misérable* » –, ou encore *Bahia de tous les saints* de Jorge Amado – « *un livre magnifique et étourdissant* ». Sans oublier *Les Fables bônoises* d'Edmond Brua, ces « *petits chefs-d'œuvre de cocasserie et d'absurdité* » bien connus des Français originaires d'Algérie, et bien illustrés par Brouty. « *Témoin*, écrit Camus, la suggestive planche qui illustre « *La Mort et le Bônois* » et où Bagur explique à la Mort que, « *s'il meurt, sa mère elle le tue* » et que par conséquent...

C'était un temps où les écrivains parmi les plus grands se faisaient commentateurs engagés et concernés par leur époque, Camus dans *Combat*, Mauriac dans *L'Express*, Gide dans *Vendredi*... ■

FRANCK NOUCHI

### LIVRES ANCIENS

### ACHAT - VENTE

### LIBRAIRIE CHAMONAL

5 RUE DROUOT  
75009 PARIS

01 47 70 84 87

CATALOGUES



### ÉCRIVAINS

Les Editions Amalthee  
recherchent  
de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :

Editions Amalthee

2 rue Cracy

44005 Nantes cedex 1

Tél. 02 40 75 60 78

www.editions-amalthee.com





BERT CAMUS/BIBLIOTHEQUE MEJANES, AIX-EN-PROVENCE

## L'Algérie redécouvre son « immense écrivain »

Camus, le retour ? Boudé, zappé, longtemps stigmatisé, l'auteur de « Noces à Tipasa » a fait, lundi 24 avril, à Tipasa précisément, un come-back étonnant : pour la première fois en Algérie, un colloque officiel, organisé par l'université d'Alger et financé en partie par la wilaya de Tipasa, lui a été consacré. Intitulé « Albert Camus et les lettres algériennes, l'espace de l'inter discours », le colloque s'est poursuivi dans la capitale, où il s'est clos, vendredi 28 avril, par une représentation théâtrale : *Les Justes*, mis en scène par Kheireddine Lardjam. Une conférence sur Albert Camus avait déjà eu lieu en juin 2005 à Oran, à l'initiative de l'Association des amis de l'Oranie. Mais jamais, à ce jour, les institutions algériennes n'avaient accompli un tel geste de reconnaissance à l'égard de l'écrivain, né en Algérie en 1913 et mort en France en 1960, en pleine guerre de libération, deux ans avant l'indépendance.

Venus d'Algérie et de France, bien sûr, mais aussi de Tunisie, du Brésil, des Etats-Unis, d'Afrique du Sud et des Pays-Bas, les intervenants, qui se sont succédé pour revisiter les textes littéraires de Camus, n'avaient, pour certains d'entre eux, jamais mis les pieds sur la terre natale de l'auteur de *L'Étranger*. Ainsi, par exemple, pour Guy Basset, petit-fils de l'orientaliste René Basset (premier doyen de l'université d'Alger) et membre de la Société des études camusiennes, qui faisait là son premier voyage en terre algérienne. Fruit « des hasards, de l'amitié et de la ténacité », selon Christiane Chaulet-Achour (université de Cergy-Pontoise), ce colloque serait-il aussi, comme le croit sa consœur Naget Khadda, « l'aboutissement d'une longue décantation », une manière d'« effet en retour de l'intégrisme », la société algérienne, au sortir du long cycle de massacres et de répression des années 1990, « n'acceptant plus les affirmations radicales et monolithiques » ?

Dans *Albert Camus et l'Algérie* (éd. Barzakh, Alger, 2004), Christiane Chaulet-Achour avait passé en revue les réactions des intellectuels algériens qui, de Mouloud Ferrarou à Jean Pélégri, de Kateb Yacine à Taleb Ibrahim ou Areski Metref, se sont exprimés, quelquefois avec chaleur, mais souvent négativement et violemment, sur Albert Camus. Ses détracteurs l'ont accusé, pêle-mêle, de ne pas avoir mis de personnages d'Arabes dans ses romans et d'avoir refusé, dans ses prises de position politiques, de soutenir le camp (et les méthodes) des nationalistes algériens. Débat révolu ? Pas sûr. Certes, l'Algérie « revendique » la mémoire de Camus, a souligné, dans son discours d'ouverture, le vice-recteur de l'université d'Alger. Sans lui

décerner pour autant un « certificat de nationalité », selon le mot de Paul Siblot (université de Montpellier)...

Durant le colloque ont d'ailleurs resurgi certaines hantises et blessures d'hier. « Il faut se libérer du ressentiment vis-à-vis de Camus », a plaidé, pour sa part, le romancier et universitaire Nourredine Saadi. *Camus n'est pas un nationaliste algérien. Camus n'est pas Sénac. Il est fils de la colonie de peuplement - il faut s'y faire ! Il nous appartient parce qu'il dit des choses qu'on aime et qui nous éclairent sur ce pays qui est le nôtre.* Un point de vue loin d'être partagé : le quotidien francophone *El Watan* a cru bon, pour saluer le colloque, de donner la parole à une universitaire algérienne, qui a accusé Camus d'avoir plagié « l'écrivain juif autrichien » Stephan Zweig.

Camus l'Algérien ? Camus le Français ? Camus, cet « immense écrivain méditerranéen, qui fait partie de notre patrimoine culturel », comme préfère le qualifier Karima Aït Dahmane (université d'Alger) ? Et si Albert Camus était « le premier émigré des écrivains de son temps, comme le soutient Afifa Berehi, chef du département de français de l'université d'Alger et coordinatrice du colloque de Tipasa ? *Camus est un exilé, ça le rapproche de tous les autres : de Jean Amrouche, mais aussi, d'une autre manière, de Mohammed Dib. Et ça change complètement l'optique qu'on a de lui* », avance-t-elle.

### « Héritier impertinent »

Proche des grands écrivains d'hier, Camus l'est devenu de certains romanciers d'aujourd'hui. De Maïssa Bey, par exemple, ce qu'aura démontré Jean-Pierre Castellani. Mais aussi d'« émigrés » ou d'« exilés », comme Aziz Chouaki, cet « héritier impertinent », selon l'expression de Sylvie Brodziak, ou comme Nina Bouraoui, dont les *Mauvaises pensées* rejoignent, via la figure narcissique du monstre, *Le Premier homme*, assure Allen Diet.

« Camus fait partie de notre patrimoine », insiste Meriem, étudiante à la faculté des lettres, venue assister au colloque - comme plusieurs dizaines de ses congénères. « Mais c'est l'école algérienne qui peut en convaincre l'Algérie... », nuance-t-elle aussitôt.

En attendant qu'Albert Camus, Mouloud Ferrarou ou Kateb Yacine fassent leur véritable entrée dans les écoles d'Algérie, les maisons d'édition mettent les bouchées doubles. Ainsi, à Bejaïa (ex-Bougie), les éditions Zirem viennent de ressortir, sous le titre *Misère de la Kabylie*, les reportages réalisés par Albert Camus, en juin 1939, pour le quotidien *Alger républicain*. Et qui, à l'époque, déjà, avaient un parfum de scandale... ■

CATHERINE SIMON

## Biographie

**7 novembre 1913** : Naissance à Mondovi (Algérie).

**1914** : Mort du père après la bataille de la Marne.

**1923** : Camus est remarqué et aidé par Louis Germain, instituteur, à qui il dédiera ses *Discours de Suède*.

**1923-1930** : Boursier au lycée Bugeaud.

**1930** : Quitte la maison familiale après une première atteinte grave de tuberculose.

**1932** : Publie quatre articles dans la revue *Sud* et se lie d'amitié avec son professeur Jean Grenier.

**1933** : Etudes de philosophie à la faculté d'Alger.

**1934** : Mariage avec Simone Hié.

**1935** : Commence à écrire *L'Envers et l'Endroit*. Adhère au Parti communiste.

**1936** : Rédige un diplôme d'études supérieures sur les rapports de l'hellénisme et du christianisme.

Publie *Révolte dans les Asturies*, dont la représentation est interdite par le maire d'Alger. Se sépare de sa femme.

**1937** : Travaille à son premier roman, *La Mort heureuse*. Rédige *L'Étranger*. Anime le Théâtre de l'Équipe. Exclu du Parti communiste. Publie *L'Envers et l'Endroit* (éd. Charlot).

**1939** : Publie *Noces* (éd. Charlot) et une série d'articles sur la « Misère en Kabylie » dans *Alger Républicain*.

Désireux de s'engager lorsque la guerre éclate, il est réformé pour raisons de santé.

**1940** : Arrivée à Paris. Entre à *Paris-Soir* comme secrétaire de rédaction. Achève *L'Étranger*. Epouse Francine Faure.

**1941-1942** : Retour à Oran pour enseigner. Achève *Le Mythe de Sisyphe*. Écrit *Le Malentendu*. Entre dans le réseau de résistance Combat. Publie *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* (Gallimard).

**1943** : Devient lecteur chez Gallimard. Parution de la première *Lettre à un ami allemand* dans la *Revue libre* clandestine.

**1944** : Rédacteur en chef du journal *Combat*. Parution de *Caligula* et du *Malentendu* (Gallimard).

**1945** : Retour en Algérie. Naissance de Catherine et de Jean Camus.

**1946** : Voyage aux Etats-Unis.

**1947** : Quitte *Combat*. Publie *La Peste* (Gallimard).

**1952** : Rupture avec Sartre, dont la revue *Les Temps modernes* avait malmené *L'Homme révolté*.

**1954** : Début de la guerre d'Algérie. Parution de *L'Été* (Gallimard).

**1956** : *La Chute* (Gallimard).

**1957** : Prix Nobel de littérature.

**1958** : Ennuis de santé. Achète une maison à Lourmarin. Publie les *Discours de Suède* (Gallimard).

**1959** : Malade, il rédige une partie du *Premier Homme*, resté inachevé.

**4 janvier 1960** : Meurt à Villeblevin, près de Montereau, dans un accident d'automobile.

### Au sources de l'œuvre romanesque

Parallèlement aux deux volumes de la « Pléiade » paraît un essai de Jacqueline Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier (1930-1942)*, édition établie par Agnès Spiquel (Gallimard, « Cahiers de la NRF », 562 p., 28 €). Cet ouvrage est issu de sa thèse d'Etat, soutenue en 1984 à la

Sorbonne, et qui avait pour thème la genèse de l'œuvre romanesque d'Albert Camus. Son adaptation a été effectuée en accord avec l'auteur avant sa disparition en 2004. Entre le début des années 1930 et 1942, année où paraît *L'Étranger*, Camus cherche son mode d'expression littéraire. Les *Carnets*, diverses

ébauches (que le premier volume de la nouvelle édition des *Œuvres* rend accessibles) et surtout *La Mort heureuse*, premier roman achevé et resté inédit, qui date de 1936-1938, donnent à voir cette recherche. De celle-ci, et de toutes les interrogations qui l'accompagnent, l'essayiste analyse le détail.

## Vous cherchez Camus ? il est là-bas !

PAR MAÏSSA BEY

Tipasa. Dans « l'indifférence et la tranquillité de ce qui ne meurt pas », les vestiges de la ville romaine se teintent de rouge en cette après-midi finissante. Il faudra bientôt penser à regagner la sortie. Remonter le long de l'allée principale bordée de colonnes. Repasser devant les tamaris et les pins au tronc sculpté par un homme venu d'on ne sait où et qui s'est établi ici depuis peu. Un étranger. Et des figures étranges, farouches et primitives, taillées au couteau, veillent à présent sur les lieux. Je laisse une obole dans la casquette déposée dans l'entrelacement des racines. Les gardiens pressés de finir leur journée parcourent les allées en interpellant les visiteurs.

Profession : gardiens de ruines. Mais aussi gardiens de l'ordre moral. Ils passent le plus clair de leur temps à chasser les couples qui se dissimulent dans les renforcements invisibles aux profanes et propices à l'isolement. Cavités étroites, anfractuosités d'un rocher, niches des thermes, feuillages touffus des arbres complaisamment courbés pour leur permettre des rapprochements interdits en tout autre lieu, tout leur est refuge. A l'abri des regards, ils s'aiment à même la pierre, au sein même de la terre. Ils sont des dizaines à venir là chaque jour. Il faut les débusquer, les menacer, les faire

sortir. Mais, plus importuns que des mouches, ils reviennent en toute saison, fulmine un guide excédé. Il y a aussi ceux qui seuls ou en groupe viennent braver un autre interdit. Célébrer d'autres rituels. Ils sortent des bouteilles de vin enveloppées dans des journaux, des canettes de bière et s'installent face à la mer, à l'ombre d'un pin parasol ou d'un olivier. Ceux-là, sont les plus discrets, parce que concentrés sur leur « défonce ». Ils ne deviennent agressifs que lorsqu'on les dérange. Plus bas, des enfants plongent du haut des rochers, juste sous le panneau « baignade interdite ».

Pendant que nous errons sur les chemins à la recherche de la stèle érigée à la mémoire de Camus, un homme assis nous apostrophe : vous cherchez Camus ? Il est là-bas ! Il pointe le doigt sur la partie la plus haute du site, juste au-dessus des rochers surplombant la mer. Au détour d'un sentier, surgit un couple. L'homme marche à trois pas de la jeune fille - djellaba et voile baissé sur le visage - que sans doute il enlaçait il y a peu. Ils passent devant nous sans nous regarder. Portées par la brise, les voix des muezzins se rejoignent et se répercutent en échos prolongés. Elles n'ébranlent pas la douceur de cette fin de jour. L'été n'en finit pas de vibrer au-dessus des

monts Chenoua. Sur la stèle battue par les vents et se détachant sur la mer, cette phrase de « Noces », gravée en lettres romaines par Louis Benisti : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure. » Tout autour, trois chèvres indifférentes à notre présence broutent l'écheveau grisâtre d'un buisson de lentisques. Je relis cette phrase. Ainsi Camus est là. Je regarde la mer et le ciel confondus. A cet instant, je prends conscience que nulle part en ces lieux dépositaires de la mémoire, on ne ressent la tristesse de l'altération ou le culte d'une histoire pétrifiée. La vie est là. Enluminée de glorieux oripeaux. Dans sa splendeur éclatante, la plus belle définition du mot « gloire ». Dans « ces vérités que la main peut toucher ». Aujourd'hui comme hier, avec ses exigences contradictoires : celles du corps et de ses besoins et celles de la morale, des repères moraux, mais aussi et surtout, religieux, qui ici rythment et modulent les jours.

### Mythologie du bonheur

Et dans ces comportements transgressifs, comment ne pas l'évoquer lui, Camus, aux prises avec ses douloureuses contradictions ? Ces joyeuses bandes d'enfants et d'adolescents au corps brûlé de soleil sont de cette « race née du soleil et de la mer, vivante

et savoureuse qui puise sa grandeur dans sa simplicité et debout sur les plages adresse son sourire complice au sourire éclatant de ses ciels ». Ils dévalent les allées, sautent par-dessus les pierres, se poursuivent en criant, indifférents aux rappels à l'ordre, aux vestiges et au prestige d'une civilisation dont ils ne savent rien. Ils mesurent sans doute l'histoire à l'aune de leur vie. Avant-hier les Romains, hier les Français, aujourd'hui nous sommes, leur a-t-on appris, libres. Libres ? Peut-être. Ici et maintenant, dans cette enceinte. Libres et heureux. La seule mythologie célébrée en ces lieux est celle du bonheur. Du bonheur construit dans l'instant, sur des jouissances immédiates et secrètes, surtout secrètes. L'instant où, peut-être à cause du soleil et de la mer, on se laisse aller à vivre. Est-ce cela la révolte ? La conscience de l'absurdité d'une vie faite des reniements de ce qu'on l'on sait être vrai ? L'envers et/ou l'endroit d'un monde plus âpre au goût de feuille de laurier écrasée sur des lèvres ? Et comment accorder le bonheur de vivre au désespoir de vivre ? Qui saurait répondre à ces questions ? Mais il est tard. La nuit dépose déjà sa part d'ombre et de mystère sur les pierres encore tièdes d'avoir laissé entrer en elles tant de soleil. ■

### AUTRES PARUTIONS

**CAMUS, L'HOMME RÉVOLTÉ**, de Pierre-Louis Rey. Une synthèse informée et claire en textes et en images, dont certaines peu ou pas connues. « *Ce Sisyphe ne roulait pas son rocher. Il grimpaît dessus et, de là, piquait une tête dans la mer...* » C'est Mauriac qui écrivait cela en 1964. P. K. Gallimard, « Découvertes », 128 p., 13,10 €.

**CAMUS OU LES PROMESSES DE LA VIE**, de Daniel Rondeau. Une autre vision synthétique, d'autres images - ou quelquefois les mêmes - et surtout un point de vue plus engagé et personnel. Ed. Mengès, « Desrins », 192 p., 25 €.

Signalons également **Albert Camus : l'exigence morale. Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi**, sous la direction d'Agnès Spiquel et Alain Schaffner, volume collectif d'hommage à Jacqueline Lévi-Valensi, issu d'un colloque qui s'est tenu à Amiens en novembre 2005 (éd. Le Manuscrit « L'Esprit des lettres », 260 p., 21,90 €, www.manuscrit.com), ainsi que le dossier du *Magazine littéraire* sur Camus, avec notamment Olivier Todd, Alain Finkielkraut, Jean Daniel... (mai 2006, 5,50 €).



# Le catholicisme, au nom de l'histoire

Loin du souci confessionnel et de l'étroitesse positiviste, Jean-Pierre Moisset atteste l'émergence d'une nouvelle génération d'historiens

Si il est un sujet dont la connaissance relève d'une approche qui prenne en compte l'histoire, c'est bien la dimension religieuse de la réalité sociale : en dépit de l'idée qui voudrait que la religion se caractérise par une immutabilité, tenue pour signe de vérité, et échappe en conséquence aux effets ordinaires du temps. Chacune des grandes religions a une histoire qui contribue à la singulariser, à l'encontre de la tendance actuelle à les englober toutes dans la généralité d'une catégorie commune, jusqu'à dissoudre leur originalité propre. De toutes, le christianisme est la plus historique : l'histoire est au principe même de son existence. Il est fondé sur l'affirmation d'événements qui se situent dans l'espace et le temps : la venue parmi les hommes du fils de Dieu et la résurrection du Christ. Le culte chrétien fait mémoire dans ses célébrations de ces événements. L'histoire de l'Eglise chrétienne depuis deux mille ans décline le mystère du salut de l'humanité.

**HISTOIRE DU CATHOLICISME,** de Jean-Pierre Moisset

Flammarion, 528 p., 24 €.

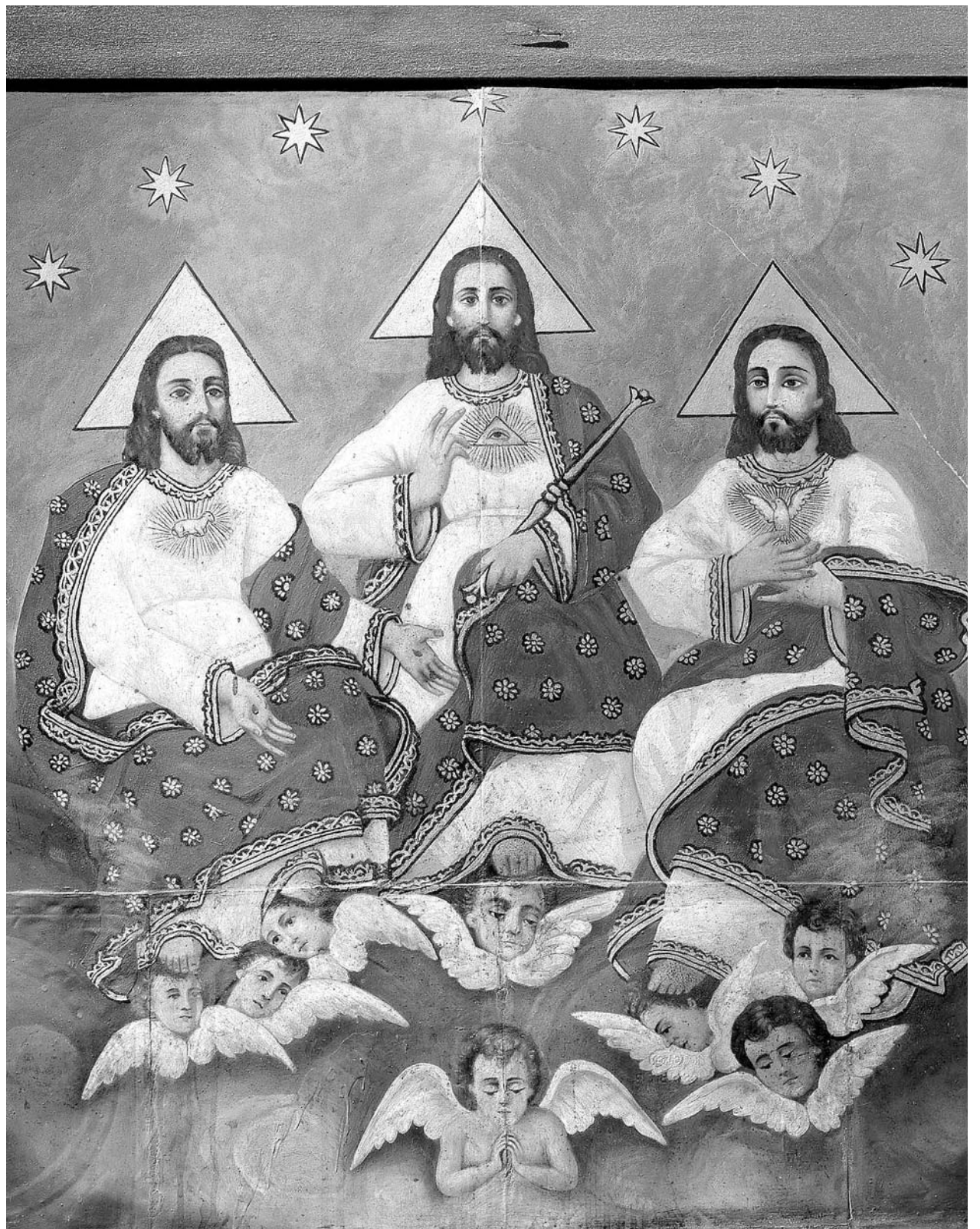
Cette histoire fait aussi partie de l'histoire générale, qu'elle a concouru à constituer : ne pas la reconnaître relèverait d'un parti pris s'apparentant au négationnisme. Mais la sécularisation des sociétés occidentales, qui entraîne l'effacement de l'influence religieuse, et plus encore la cassure qui s'est produite depuis les années 1960 dans la transmission du patrimoine culturel ont eu pour conséquence que cette histoire est aujourd'hui largement méconnue.

Aussi l'*Histoire du catholicisme* que nous propose Jean-Pierre Moisset vient-elle à point remédier aux dommages de l'inculture religieuse. Ecrit dans

une langue limpide clarifiant les enjeux les plus complexes des controverses dogmatiques, présentant une synthèse des connaissances, le livre s'adresse à tout lecteur désireux de parfaire sa compréhension d'un sujet essentiel. L'intitulé surprendra peut-être : nous n'avons parlé que du christianisme, sans entrer dans la diversité des confessions qui s'en réclament. Le catholicisme n'est pas tout le christianisme. Est-il possible de ne traiter que de lui, même si cette expression de la foi chrétienne réunit à elle seule plus de fidèles que toutes les autres Eglises réunies ?

La question ne se poserait guère si le livre n'évoquait que les quatre ou cinq derniers siècles, où le catholicisme est devenu un objet distinct. Mais les seize premiers appartiennent à l'histoire des Eglises de la Réforme aussi bien que de l'Eglise de Rome : leur histoire commune est bien plus longue que leurs histoires séparées. Jean-Pierre Moisset répond à cette interrogation par l'énonciation des deux critères qui définissent le catholicisme : une conviction et une pratique d'organisation. La conviction ? Il la partage avec les autres confessions chrétiennes : l'affirmation que Jésus est vrai Dieu et vrai homme. Le principe d'organisation est au contraire propre au catholicisme et constitue une pierre d'achoppement : c'est l'autorité pontificale. Mais c'est plus qu'un point d'organisation ou de discipline intérieure ? La référence au pape est signe de communion. Elle entraîne d'importantes conséquences : elle est garantie d'universalité, préserve l'indépendance des Eglises locales de l'instrumentalisation par le pouvoir politique, à la différence des autres confessions dont les Eglises sont étroitement liées aux particularismes des Etats-nations.

Même réduit au seul catholicisme, le sujet est immense : deux mille ans d'une histoire qui concerne tous les



Peinture mexicaine représentant la Trinité (XVIII<sup>e</sup> siècle). THE ART ARCHIVE/SANTO DOMINGO CONVENT OAXACA/DAGLI ORTI

continents et qui comprend aussi bien les définitions de la foi que les modes d'organisation ou les relations avec les sociétés civiles et politiques. La réussite est à la hauteur de l'ambition.

## Etonnante aventure

Jean-Pierre Moisset est un guide sûr. Retenez le nom de ce jeune historien ; je gage qu'on le réentendra. Il atteste l'émergence d'une nouvelle génération qui prend le relais de celles qui ont fondé l'indépendance de l'histoire religieuse, tant par rapport aux préoccupations confessionnelles d'une histoire apologétique que par rapport aux étroitesse d'une histoire positiviste qui confondait l'objectivité avec l'incompréhension ou l'ignorance.

A relire cette histoire on découvre ce

qu'elle a de singulier, de déconcertant même, qu'une certaine familiarité autant que l'ignorance empêchaient de percevoir. A commencer par son inscription dans l'espace, dont les cartes très éclairantes illustrent l'étonnante aventure : la propagation dans tout l'Empire romain, puis la disparition de l'Asie mineure et de l'Afrique du Nord, la diffusion sur la planète et aujourd'hui le basculement géographique qui déplace le centre de gravité, allant de pair avec une internationalisation qui est à la fois un aspect de la mondialisation et une réponse aux problèmes qui en découlent : sait-on par exemple qu'un tiers des vocations jésuites proviennent de l'Inde ?

Quel avenir pour le catholicisme ? Jean-Pierre Moisset n'élude pas la ques-

tion. Comment pourrait-on l'esquiver dans cette Europe qu'il avait si profondément marquée de son empreinte, où il voit décliner son influence et risque d'être réduit à une contre-culture ? C'est une des vertus de la mise en perspective dans la très longue durée que de mettre en évidence que l'histoire n'est pas linéaire. Au cours des siècles le catholicisme apparaît à la fois fragile, menacé, vulnérable, mais incroyablement résistant et capable de s'adapter. Il est présentement engagé dans un processus de recomposition qui doit tenir compte et de la sécularisation qui tend à dissocier la religion de la vie collective et de l'aspiration irrésistible de la personne à l'autonomie de la conscience pour le choix de sa foi.

RENÉ RÉMOND

## Réfugiés sans refuge

On dira que ce n'est pas nouveau. L'histoire humaine regorge de malheurs et d'atrocités de toutes sortes. De siècle en siècle, on y trouve des populations déplacées et des migrations de toutes sortes. Et s'il fallait décrire le sort de tous ceux qui furent, un jour ou l'autre, exilés ou déportés, fugitifs ou rescapés, émigrés ou transplantés, on devrait, à peu de chose près, raconter la vie de tous. Ce ne serait d'ailleurs pas une existence entièrement noire : chacun sait que parmi les souffrances amoncelées se trouvent aussi des renaissances, des joies, des départs nouveaux.

L'enquête de Caroline Moorehead s'attache aux réfugiés sans issue de notre époque – ces gens qui ne vivent plus nulle part, ni dans le pays qu'ils ont dû fuir, ni dans ceux où ils sont en transit, ni même dans aucun avenir possible. Entre 1998 et 2005, cet écrivain-journaliste a suivi les tribulations de centaines de réfugiés, femmes et hommes, du Caire au Mexique, de la Guinée à Kaboul, de l'Australie à la Finlande. La force de cette enquête est de faire partager ces

situations individuelles extrêmes. On peut toutefois s'interroger sur la cohérence, dans cet ensemble, du chapitre consacré aux Palestiniens vivant aujourd'hui au Liban, à Chatila, toujours habité et même surpeuplé. En effet, tous les réfugiés qu'évoque ce livre – Libériens, Mexicains, Afghans ou autres – sont des individus isolés, sans organisation politique ni horizon collectif. Au contraire, les Palestiniens possèdent une représentation politique, font l'objet d'une attention internationale soutenue, et se veulent engagés, collectivement, dans un conflit au long cours. D'un point de vue à la fois historique et juridique, leur situation n'est pas comparable.

A l'issue du voyage, Caroline Moorehead dénonce à juste titre l'écart vertigineux entre discours officiels et réalités vécues. Jamais, dans les intentions affichées, on ne s'est autant soucié d'accueil humanitaire et de droits de l'homme. L'article 14 de la Déclaration universelle est connu de tous : « *Devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays.* »

Pourtant, le dysfonctionnement des procédures est à son comble. En 2003, 807 000 personnes ont demandé l'asile dans 141 pays. La plupart attendent encore une réponse... Beaucoup se suicident, ayant perdu tout horizon quelque part dans un dédale d'attentes, de procédures contradictoires, de dossiers interminables.

## CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

Demander le statut de réfugié n'est pas le commencement d'un retour à la vie. C'est plutôt le début d'un nouveau cauchemar. Depuis 1951, le Haut Commissariat aux réfugiés (HCR) s'occupe uniquement d'une personne « *craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques* ». La persécution dont on dit faire l'objet doit donc être officiellement jugée « *vraisemblable* ».

Les bureaux du HCR ont alors pour mission – en fait, impossible – de faire le tri parmi tous les récits de vies dévastées par des meurtres, viols, tortures et massacres. Un tampon « *LOC* » (Lack of Credibility, « *manque de crédibilité* ») et ce sera le dénuement absolu. Pour l'éviter, un trafic d'« *histoires qui marchent* » s'est mis sur pied. Certains vont donc remplacer le récit de leur détresse réelle par un scénario-type. Au risque, si l'histoire préfabriquée est repérée, d'être déclaré manquant de crédibilité...

Mais comment ces femmes et ces hommes pourraient-ils exprimer ce qu'ils ont vécu, avec exactitude et persuasion, à un fonctionnaire qu'ils voient pour la première fois ? Comment dire les terreurs traversées, les horreurs endurées, les hontes subies ? La plupart sont dépourvus d'éducation, transis d'angoisse, sans nouvelles de leurs proches, figés dans une absolue solitude, isolés dans un univers linguistique étranger, contraints de s'exprimer avec seulement quelques dizaines de mots. Qui, dans de telles conditions, serait

« *vraisemblable* » ?

Combien sont dans cette situation ? 40 millions ? Plus ? Moins ? Nul ne sait exactement. Mais la nécessité d'humaniser le sort de ces ombres humaines est criante. Sans doute est-ce autant l'affaire d'une multitude de gestes infimes, d'humain à humain, que de nouvelles règles internationales. Un refuge, dans toutes les langues et à toute époque, désigne un abri. Il peut être réel ou métaphorique. On doit en tout cas pouvoir s'y retrouver protégé des menaces du dehors – froid de l'altitude, duretés de la guerre ou désordre général du monde. A force de bureaucratie kafkaïenne, d'égoïsme de nantis et d'indifférence générale, nous avons inventé une forme nouvelle de détresse sans nom, celle des réfugiés sans refuge. ■

**CARGAISON HUMAINE**  
La tragédie des réfugiés  
de Caroline Moorehead.

Traduit de l'anglais par Marie-France Girod, Albin Michel, « *Latitudes* », 408 p., 22 €.



Henri Rey-Flaud analyse dans le détail la lecture freudienne du judaïsme

# Moïse, père des juifs

Professeur des universités, psychanalyste, médiéviste, auteur d'une bonne dizaine de livres érudits et enfin créateur des Rencontres de Castries (philosophie et psychanalyse), récemment supprimées de façon sauvage et arbitraire par Georges Frêche, Henri Rey-Flaud livre ici un commentaire serré du dernier ouvrage de Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, publié en exil en 1939.

Depuis toujours, Freud était obsédé par la figure du prophète qui avait écarté son peuple du culte des idoles, mettant ainsi à mort la figure archaïque du père totémique, et qui, en lui imposant le règne d'une Loi civilisatrice, lui avait indiqué la voie d'une Terre promise, hautement spiritualisée, et sans patrie ni frontières.

Confronté à la montée de l'antisémitisme nazi, Freud décida, à l'âge de 77 ans, de consacrer une étude entière à cette question. Il en rédigea un résumé dans une lettre à Arnold Zweig datée du 30 septembre 1934 : « *En face des nouvelles persécutations, on se demande de nouveau comment le juif est devenu ce qu'il est, et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle. Je trouvais bientôt la formule.* »

**« ET MOÏSE CRÉA LES JUIFS... ».**  
Le testament de Freud d'Henri Rey-Flaud.

Aubier, « La Psychanalyse prise au mot », 32 p., 22 €.

Pour montrer comment Moïse avait « créé le juif », Freud s'appuyait sur la thèse d'un historien berlinois, Ernst Sellin, qui avait avancé l'idée, en 1922, que Moïse aurait été la victime d'un meurtre commis par son peuple, désireux de retourner au culte des idoles. Devenue une tradition ésotérique, la doctrine mosaïque aurait été transmise ensuite par des générations de prophètes avant de donner naissance à une autre religion, à travers un nouveau prophète, Jésus, assassiné lui aussi.

Selon Freud, le meurtre de Moïse aurait été refoulé, tandis que le monothéisme, instauré par le judaïsme, se serait fondé sur le principe de l'élection en tant que religion divinisée du père primitif, autrefois mis à mort. En conséquence, dans le christianisme, le meurtre du père ne pouvait être expié – et

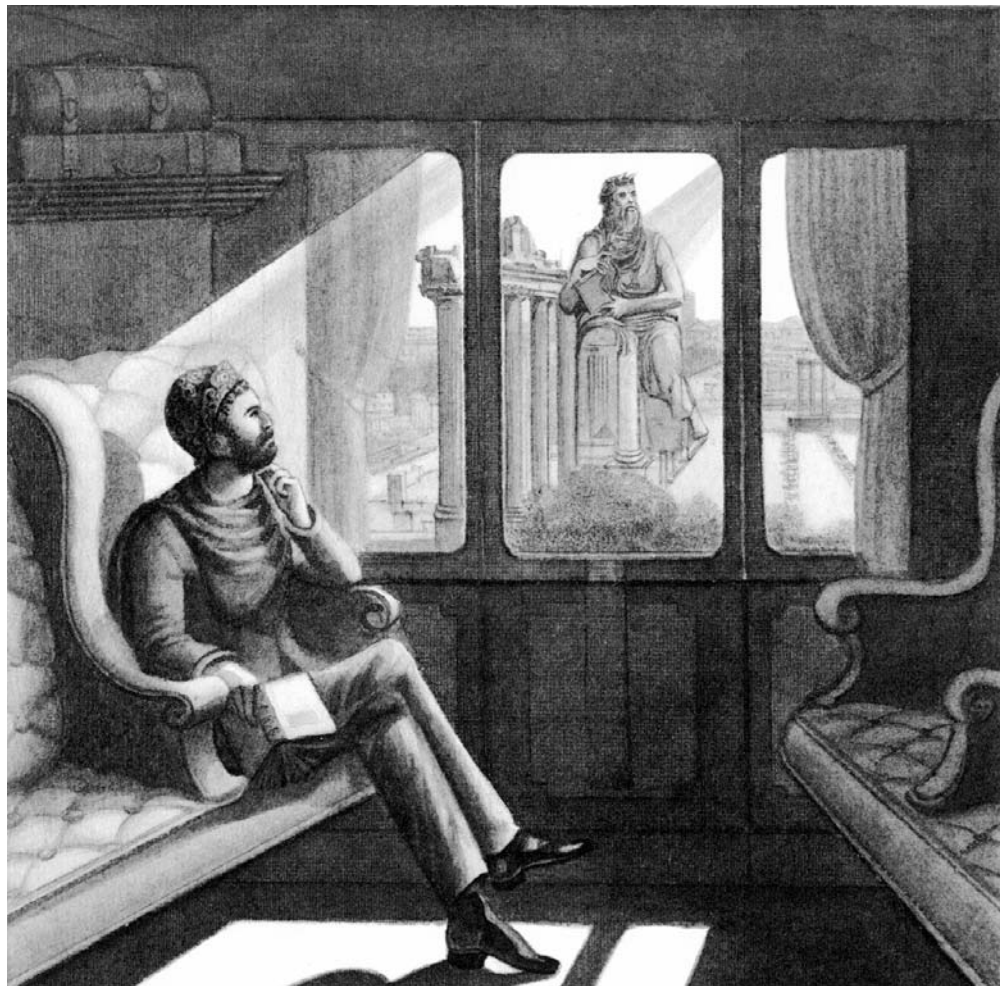


Illustration extraite de « Freud, l'aventure psychanalytique » (éd. Phébus). Dessins de Michel Siméon, textes de Robert Ariel.

donc avoué – que par celui du fils, mais aussi par l'abandon du signe visible de l'élection : la circoncision. Freud valorisait et dévalorisait à la fois le judaïsme. Le christianisme constituait en effet à ses yeux un progrès dans l'ordre de l'universel et de la levée d'un refoulement, tandis que le judaïsme demeurait plus élitiste, au risque de sa propre exclusion, mais porteur, comme la philosophie grecque, d'un plus haut degré d'intellectualité.

## Double meurtre

A cela, Freud ajoutait le thème de l'égyptianité de Moïse avec pour souci de donner une interprétation rationnelle de l'histoire du prophète. Aussi inversait-il le mythe de la naissance du héros « sauvé des eaux » : la vraie famille, disait-il, est celle du pharaon et

la famille d'adoption celle des Hébreux.

Comme on le voit, Freud exposait l'histoire de sa relation à sa propre judéité. Il déjudaisait Moïse pour montrer qu'un fondateur est toujours en situation d'exil : étranger à lui-même, exclu de la cité ou en rupture avec son temps. Mais il allait plus loin encore pour affirmer que la haine envers les juifs était alimentée par leur croyance en la supériorité du peuple élu et par le rite de la circoncision. Enfin, Freud assignait à la judéité – c'est-à-dire au fait de se sentir juif tout en étant incroyant – une valeur éternelle, transmise « *par les nerfs et le sang* », et donc par un inconscient quasi « *héréditaire* ».

Des centaines de commentaires ont été produits à propos de cette thèse d'une incroyable audace. Nombre

bunal à obéir « *à la lettre* » au contrat suicidaire auquel il avait lui-même souscrit : prélever sur le corps de son débiteur « *une livre de chair, exactement, et pas une goutte de sang, sinon tu es mort* ».

En conclusion, et plutôt que de se prononcer rétrospectivement contre la création de l'Etat d'Israël, ce qui reviendrait aujourd'hui à adhérer à l'idée exterminatrice de l'antisémitisme, Rey-Flaud s'interroge de manière freudienne sur la nature de la violence originaire qui a présidé à cet acte par lequel le grand peuple de la loi mosaïque a pris le risque de s'autodétruire en attachant sa destinée historique à une Terre promise, non plus symbolique, mais ancrée dans des racines et emmurée dans un territoire. ■

ELISABETH ROUDINESCO

## ZOOM

**POUR SIGMUND FREUD,** de Catherine Clément  
Voilà, fort bien illustré et parfaitement raconté, l'itinéraire de Freud, de Vienne à Londres. L'auteur s'adresse directement à celui dont elle dessine un portrait vivant et drôle, tantôt en lui faisant des remontrances, tantôt en manifestant son admiration. Au terme de cette rencontre, elle compare le maître à un grand Pan qui défie les dieux, les rois et les puissants, puis embrasse l'univers de façon hugolienne, en déclarant que « *l'azur du ciel sera l'apaisement des loups* ». E. Ro.  
Destins/Mengés, 190 p., 25 €.

**MARTHA FREUD** de Katja Behling  
Dans la droite ligne d'Ernest Jones, mais tout en tenant compte des travaux critiques, Katja Behling, psychologue et journaliste, donne un portrait plutôt mièvre de Martha Bernays, l'épouse de Freud, en soulignant que sa sœur Minna Bernays, qui vécut toute sa vie auprès d'elle, jouant le rôle d'une deuxième mère pour ses enfants, n'eut avec son beau-frère qu'une relation de camaraderie. E. Ro.  
Traduit de l'allemand par Corinna Gepner, Albin Michel, 292 p., 20,50 €.

**LES FREUD, UNE FAMILLE VIENNOISE,** d'Eva Weissweiler  
A partir des sources utilisées par tous les historiens, Eva Weissweiler donne un portrait de la famille Freud fort différent de celui de sa collègue Katja Behling. A propos de Minna, présentée comme anorexique et dépressive, elle affirme que Freud fut l'amant de sa belle-sœur avec la complicité de Martha, dressant ainsi des deux femmes un portrait plutôt diabolique, qui ne peut être confirmé par aucune archive. Comme quoi, on peut être un bon biographe tout en projetant ses propres fantasmes sur la vie du héros auquel on s'attache. E. Ro.  
Traduit de l'allemand par Frank et Martine Straschitz, Plon, 364 p., 25 €.

**FREUD,** de Chantal Talagrand et René Major  
Une excellente petite biographie, très pédagogique, plus thématique que chronologique, complétée par un commentaire derridien de *Moïse* qui présente Freud comme le déconstructeur radical de toute idée de race ou d'identité culturelle. E. Ro.  
Gallimard, « Folio » 326 p., 6 €. En librairie le 11 mai.

## Une enquête sur les « modifications comportementales et cognitives » outre-Atlantique Les Folamour de l'âme et du corps

Dans *Orange mécanique*, célèbre film tourné en 1971, Stanley Kubrick met en scène une bande de délinquants violents et criminels qui sèment la terreur en Angleterre au son de la *Cinquième Symphonie*. Pris en flagrant délit, Alex, le chef de bande, est alors soumis à une thérapie au cours de laquelle il est gavi d'images répugnantes qui sont censées le purger de ses pulsions. Au lieu de quoi, rendu plus fou encore, il vomit la musique de son cher Ludwig, tout en étant instrumentalisé par des policiers qui ne sont que l'image inversée de lui-même.

Soucieux de montrer que cette fable cinématographique renvoyait à l'émergence, en Occident, d'une idéologie postmoderne fondée sur le culte de l'obscénité, Sylvère Lotringer, éminent professeur de littérature de l'université Columbia, raconte, dans ce livre fascinant, *A satiété*, le minutieux travail d'enquête auquel il s'est livré, outre-Atlantique, au début des années 1980, à propos des techniques dites de « *modifications comportementales et cognitives* ». Valorisées par des docteurs Folamour de l'âme et du corps, elles permettent, dit-on, d'éradiquer la déviance sexuelle selon des critères « *scientifiquement validés* ». Aussi sont-elles expé-

rimées dans des cliniques spécialisées, avec le consentement éclairé de « patients » qui, n'ayant pas d'autre choix que la prison ou l'hôpital, réclament d'être les bienheureux complices des tourments qu'on leur inflige.

Pour se désintoxiquer de leurs vices, les déviants sont incités à une addiction plus puissante encore. Ils assistent à des projections de films pornographiques et sont contraints d'imaginer les viols, pénétrations, caresses, crimes ou cruautés qui les excitent le plus. On ne leur interdit rien, on se met en quatre pour servir leurs demandes et enfin on les encourage autant à se masturber qu'à avoir des relations avec des « partenaires » embauchés par la clinique, cela afin de leur inculquer des conduites dites « normales ».

## Rats de laboratoire

En outre, ils sont soumis à une machinerie technologique destinée à mesurer leurs réactions, tel ce pléthysmographe, tube de plastique rempli de mercure et relié à une jauge « qui enregistre la pression pénienne d'un patient assis, à moitié nu, dans un laboratoire ». Bien entendu, Lotringer apporte la preuve flagrante de l'inefficacité de tous ces traitements. Et l'on sait qu'au terme d'un tel par-

cours les déviants sexuels récidivistes finiront, à leur demande, comme c'est le cas au Québec, par subir une castration chirurgicale, remboursée par les caisses d'assurance. Et si survient une récidive, par des cunnilingus, des fellations ou des attouchements divers, faudra-t-il alors leur couper la langue ou les doigts ?

Autrement dit, a-t-on le droit, dans une société héritière de la philosophie des Lumières, de rétablir ainsi, subrepticement, des châtiments corporels qui ne disent pas leur nom ? A-t-on le droit de traiter des humains – même les pires des humains – comme des rats de laboratoire, à une époque où les défenseurs du règne animal s'insurgent contre les souffrances endurées par les rats soumis à la science expérimentale ?

A l'heure où les adeptes de ce genre de méthodes prétendent soigner, partout dans le monde, autant les déviants sexuelles que l'ensemble des pathologies psychiques – névroses, psychoses, dépressions, phobies, addic-

tions –, tout en se proposant de dépister des traces de délinquance chez les enfants turbulents de moins de 3 ans, il est nécessaire qu'un tel livre soit lu en France. En prenant pour objet les dérives extrêmes d'une thérapie identifiée à son objet au point de se pervertir elle-même, il révèle les dangers de l'idéal biocratique qui pervertit les sociétés démocratiques, dès lors qu'elles sont en proie à une folie normative ou sécuritaire.

Mais surtout, il montre, une fois de plus, que la critique de cette dérive se produit au cœur même de la science universitaire

américaine, dont les comportementalistes européens ne cessent pourtant de se réclamer, pour mieux fustiger le prétendu déclin d'une France accusée de n'être pas assez « américaine ». ■

E. RO.



À SATIÉTÉ de Sylvère Lotringer.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gérard-Georges Lemaire. Ed. Désordres Laurence Viallet, 226 p., 21,90 €.

## Une tendre cartographie de la jalousie Folie ordinaire

**LA JALOUSIE. Délices et tourments,** de Marianne Blévis.

Seuil, 216 p., 17 €.

Point n'est besoin d'aller chercher très loin : la souffrance humaine est là, tout autour, à portée de main. Nulle nécessité, non plus, de se tourner vers la plus extrême des déraisons : les failles de l'identité se décèlent dans la folie tout ordinaire, au creux des délires quotidiens qui, pour être banals, n'en sont pas moins mortifères.

Ainsi en va-t-il de ce mal singulier qu'on nomme « jalousie », et dont Marianne Blévis élabore la cartographie tendre et savante. Défi paradoxal, dira-t-on, car la jalousie projette ses proies au cœur d'un espace aussi vide qu'invivable : ceux qu'elle possède se sentent littéralement « hors d'eux », obsédés par la présence du rival en embuscade, minés par l'évidence des trahisons sans cesse à venir.

Confrontée à cette pathologie du « non-lieu », l'analyste écoute, endure, improvise. Munie de quelques boussoles théoriques (Freud, Mélanie Klein, Lacan), elle remonte aux sources et tente d'arracher son patient à ce « gouffre sans nom », afin de lui restituer une scène où se reconstituer comme sujet : la douleur, ici,

témoigne de ce qu'une partie de soi a été perdue, « *entrepasée, faite de mieux, dans un autre aimé qui menace toujours de partir* ».

Aïnés et cadets, parents et enfants, amants et maîtresses, hétéros ou homos : Clara en larmes, dépossédée de son intimité et expulsée de son corps, jadis, par les avances d'un père intrusif : « *Le jour où elle décida de fermer sa porte, elle dressa enfin une barrière contre la jouissance dévastatrice de n'être rien* » ; Xavier, à genoux devant sa mère, apparemment né pour « *rendre heureuses* » toutes les femmes du monde, au point de mettre son plaisir « *hors circuit* » ; Pauline aux mains baladeuses, fouillant dans les poches de son amant dans l'espoir d'y découvrir les mystères d'une féminité anéantie...

Pour la praticienne de l'inconscient, il s'agit donc d'arpenter les territoires de la jalousie, sans jamais lâcher la main de ces « *sans-domicile fixe* » au psychisme « *désaffecté* » : jour après jour, la reconquête du désir passe par le repérage de telle « *haine errante* », la localisation de telle blessure enfouie. C'est en ces parages que le narcissisme peut se restaurer, là où les mots de la thérapie aménagent une existence possible, là où ses silences accueillent « *la force libertaire de la langue d'enfance* ». ■

JEAN BIRNBAUM



ZOOM



**NIAGARA,**  
d'Alex Soth  
Les chutes  
du Niagara  
sont une  
destination  
courue pour  
les amoureux  
en lune de  
miel. Alex

Soth en a ramené des images picturales où, face à cette nature grandiose, les sentiments ne font pas le poids. Intercalant photos des chutes d'eau, de motels ou de couples nus enlacés et lettres d'amour, le photographe signe un livre remarquable sur la passion et ses avatars. *Cl. G.*

Ed. Steidl/Gagosian Gallery.  
144 p., 60 €.

**DU BEAU TRAVAIL !** d'Alexis Cordesse et Zoé Varier  
On les confondait avec leurs biscuits, jusqu'à ce qu'ils apprennent, en 2001, le plan de restructuration de Danone. Alexis Cordesse et Zoé Varier ont rencontré les « P'tits LU » de Ris-Orangis. Ils racontent l'incompréhension et le gâchis à travers un ensemble de portraits frontaux, sans sensiblerie, ainsi qu'un CD de témoignages. *Cl. G.*

Ed. Trans photographic press, 80 p., 32 €.

**NEW YORK,** de Raymond Depardon et Alain Bergala  
Été 1981. *Libération* confie à Raymond Depardon une chronique quotidienne sur New York. Le photographe livre des photos sans actualité, portées par une subjectivité assumée. Alain Bergala, critique aux *Cahiers du cinéma*, reprend dans un livre les photos légendées, accompagnées d'un texte de son cru. Vingt-cinq ans plus tard, c'est cet ouvrage qui est réédité, augmenté d'un dialogue éclairant entre le critique et le photographe. *Cl. G.*

Ed. Cahiers du cinéma, 128 p., 25 €.

**IDOLÂTRISME,**  
de Jocelyn Bain Hogg  
Ici, pas d'icônes sur papier glacé : les photos en couleur et en noir et blanc, ponctuées de témoignages et de citations, soulignent la vulgarité du star-system et l'artifice de cette machine à fabriquer du désir. *Cl. G.*

**A MESSAGE FOR YOU,**  
de Guy Bourdin  
Ces deux volumes élégants auscultent le travail du grand photographe de mode, de 1977 à 1980, avec un de ses mannequins fétiches, Nicole Meyer (*Le Monde 2* du 1<sup>er</sup> avril). On y retrouve ses couleurs intenses et ses mises en scène théâtrales, entre glamour et morbide. Après un volume dédié à ses images réalisées pour *Vogue* ou pour Charles Jourdan, le second dévoile l'artiste au travail, avec ses croquis et les souvenirs du modèle. Une monographie publiée chez Phaidon offre en parallèle une vision plus globale – et plus succincte – de son œuvre. *Cl. G.*

Ed. Steidl, 1 coffret de 2 volumes (144 p. et 168 p.). 136 €.  
Texte en anglais.  
Guy Bourdin, éd. Phaidon, 128 p., 24,95 €. A paraître en juin.



**AGENCE VU'GALERIE**  
L'agence Vu fête ses 20 ans avec un petit livre de la collection « Photopoché ». Un format contraignant et étroit : chacun

des 67 photographes, rangés par ordre alphabétique, se contente d'une seule image et d'un texte. On passe ainsi sans transition de Christer Strömholm à Guy Tillim, du documentaire au reportage ou à des pratiques plus conceptuelles. L'ensemble résume bien la nature polymorphe de l'agence fondée en 1986 dans l'ombre du quotidien *Libération*, et qui a accompagné toutes les mutations de la photographie. *Cl. G.*

Ed. Actes Sud, « Photopoché » n° 107, 12,80 €.

Deux livres dévoilent le parcours d'une photographe dont les images ont marqué la guerre d'Espagne

# Taro dans l'ombre de Capa

C'est un des personnages les plus énigmatiques de la photographie. Son nom est abondamment cité, toujours avec enthousiasme, et pourtant on ne sait quasiment rien d'elle. Ni de ses photos. Elle s'est illustrée durant la guerre d'Espagne, mais son principal fait d'armes est d'avoir été la compagne de Robert Capa, « le plus grand photoreporter de guerre de l'histoire ». Elle s'appelle Gerda Taro, une Allemande qui éclaire les années 1920-1930 et meurt trop jeune dans une époque où les traumatismes du monde et les exaltations individuelles sont mêlés. Deux livres, essentiellement de textes, arrivent à point nommé pour dépasser le mythe Taro. En attendant un film documentaire, auquel travaillent Bernard Lebrun (France 2) et Pascale Bougaux (RTBF) sous le titre « L'ange oublié de la photo ».

Un ange ? Pas sûr. Oublié ? Certainement. Les deux livres en question affichent la même ambition : lui donner la première place. François Maspero, avec

**GERDA TARO, une photographe révolutionnaire dans la guerre d'Espagne,**  
d'Irme Schaber.

Traduit de l'allemand par Pierre Gallissaires, Anatolia/éd. du Rocher, 326 p., 23 €.

**L'OMBRE D'UNE PHOTOGRAPHE, GERDA TARO,**  
de François Maspero.

Seuil, « Fiction & Cie », 142 p., 14 €.

*Une photographe révolutionnaire dans la guerre d'Espagne.* C'est le livre de référence, riche en informations inédites, autant sur Taro que sur son époque.

En suivant la biographie de Gerda Taro, née à Stuttgart en 1910 dans une famille bourgeoise, Irme Schaber met au jour la spectaculaire évolution du personnage. Ou comment une « petite poupée de luxe », comme la qualifiait une amie d'enfance, devient sur le front espagnol la « *pequeña rubita* » (petite rous-



Gerda Taro et Robert Capa à Paris, à l'automne 1935. Photo Fred Stein. COURTESY © COLL. CAPA/MAGNUM PHOTOS

se) pour les combattants républicains épatés. Au café comme au front, sa présence physique fait des ravages. On connaît d'ailleurs bien plus de portraits qui la représentent que de photos prises par elle. Gerda Taro était belle et élégante, cultivée et polyglotte, et multipliait les amants au point qu'Hemingway l'aurait traitée de « *putain* ». En d'autres termes, indépendante.

Gerda Taro rencontre Robert Capa à Paris en septembre 1934. Ils sont deux juifs exilés parmi la cohorte des artistes qui ont fui le nazisme. Ils sont sans le sou, se retrouvent au Dôme à Montparnasse, cherchent la célébrité. Capa s'appelle alors André Friedmann, photoreporter hongrois au talent prêt à éclorer. Taro le sent. Son coup de génie est de « fabriquer » le personnage Capa. Elle l'envoie chez le coiffeur, lui fait porter un costume à la place de la veste en cuir, lui invente un pseudonyme, sans doute en pensant au cinéaste Franck Capra. Elle devient son agent et vend à un tarif plus élevé que la normale les images de ce « *photographe américain* » toujours en reportage. Elle en profite pour aussi changer d'identité : Gerta Pohroyllé

(son vrai nom) devient Gerda Taro, en référence à Greta Garbo – là encore sans certitude.

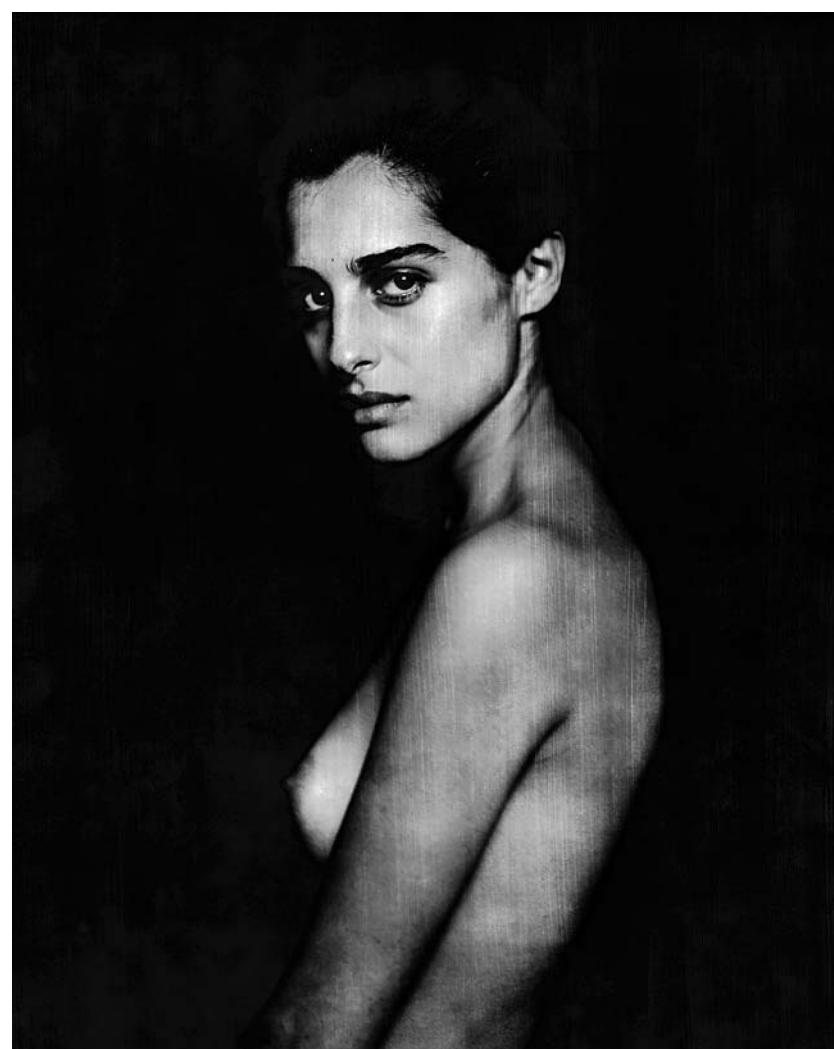
D'agent, elle devient photographe. Portés par des convictions républicaines, Capa et Taro font équipe en 1936 en Espagne. Le tandem survit à leur séparation, avant que Taro ne s'impose comme « envoyée spéciale » de *Ce Soir* et de *Regards*, deux journaux communistes. Elle meurt le 25 juillet 1937, écrasée accidentellement par un char, durant la bataille de Brunete. Elle a 27 ans. Le magazine *Life* salue « la première femme photographe tuée en action ».

La carrière de « *l'alouette de Brunete* » n'a duré que onze mois, ce qui est peu. Mais pourquoi son travail a-t-il été occulté ? C'est là que le livre d'Irme Schaber devient passionnant. Cette femme libre a d'abord été transformée, dès sa mort, en icône antifasciste par le Parti communiste français. Sa disparition fait les gros titres de la presse du PCF. Pas moins de 10 000 personnes accompagnent sa dépouille au Père-Lachaise sur fond de *Marche funèbre* de Chopin. Paul Nizan et Louis Aragon font son éloge alors que sa tombe est sculptée par Giacometti. De

plus, Capa, écrit Schaber, était « *habitué à considérer comme siennes les images de Gerda* ». Elle montre comment, en onze mois d'Espagne, les photos de Taro ont été publiées sous la signature « Capa », puis « Capa/Taro », et enfin « Taro » seule. Mais sa disparition brutale et la notoriété du photographe hongrois ont fait que des « photos Taro » sont devenues des « photos Capa » et que ce dernier a « *favorisé ces transformations* ».

Après la mort de Robert Capa, en Indochine, en 1954, alors que le fonds Taro était associé au sien, « *aucun travail de recensement ne fut effectué* » par Cornell Capa, frère du photographe. Ce dernier a entretenu « *la légende selon laquelle Taro, si elle avait bien été l'agent et l'amie de son frère, n'avait en aucun cas été elle-même photographe professionnelle* », écrit Irme Schaber. Son livre, même s'il dévoile quelques photos de Taro ainsi que le listing de ses publications dans la presse, bute sur l'œuvre elle-même. Cette énigme devrait être résolue, en mars 2007, dans une exposition Taro que prépare l'International Center of Photography de New York. ■

MICHEL GUERRIN



## Dans la magie du studio de Paolo Roversi

Ce livre hors norme, inséré dans un coffret en carton, est une splendeur. La reliure est complexe : il faut déplier chaque page pour accéder aux photographies. Paolo Roversi invite dans son studio. Les portraits époustouflants de modèles sont rythmés par des vues de l'atelier. Chaque objet d'art est numéroté. Magique ! *Studio*, de Paolo Roversi, éd. Steidl/Dangin, 300 €.

## Un travail documentaire méconnu de Bruce Davidson Angleterre éternelle

**ENGLAND/SCOTLAND 1960**  
de Bruce Davidson.

Ed. Steidl. Texte en anglais, 142 p., 30 €.

En 1960, l'Américain Bruce Davidson débarque en Angleterre muni de deux accessoires indispensables : une voiture décapotable aux sièges de cuir rouge et une veste de sport avec des poches surdimensionnées pour y loger ses Leica. A 27 ans, le jeune photographe de Magnum veut changer d'air. Il vient de vivre une année éprouvante à suivre les adolescents paumés du gang des « *Jokers* » de Brooklyn. Après un passage sur le tournage des *Misfits*, où il photographie Marilyn Monroe, il accepte donc une commande pour le magazine britannique *The Queen* : faire un portrait photographique de l'Angleterre et de l'Écosse. Il paraîtra en 1961 sous le titre « *Nous voir à travers le regard d'un Américain* ».

### Regard admiratif

Dans ce travail documentaire méconnu, publié aujourd'hui aux éditions Steidl, Bruce Davidson donne de la Grande-Bretagne de 1960 une image surprenante et attachante. A voir ces images en noir et blanc, rigoureusement composées (Davidson a fréquenté Cartier-Bresson à Paris), il est difficile de croire que c'est le lieu où, quelques années plus tard, vont débarquer les Beatles et le rock and roll. On est bien loin des clichés sur les « *Swinging Sixties* »...

Le Londres de Davidson est une ville sombre où les êtres et les murs por-

tent encore les stigmates de la guerre. Quinze ans après la fin du conflit, les employés du *Times* garent leur voiture au milieu des ruines de maisons reconverties en parking. Dans les rues brumeuses, on croise des êtres figés dans un passé immémorial : impeccables nannies conduisant des landaus dans un parc, employés stricts en chapeau melon et pantalon rayé ; bobbies engoncés dans leur uniforme. Mais devant ces archaïsmes, le regard de l'Américain est moins moqueur qu'admiratif : « *Cela m'a permis de comprendre comment les Britanniques avaient été capables de mener leur vie et de rester fidèles à leur culture malgré les troubles et les malheurs traversés au temps de la guerre.* »

En Écosse, le photographe partage tour à tour le quotidien du duc d'Argyll dans son château et celle de bergers qui luttent pour la survie dans leur maison rustique sur l'île de Mull. L'occasion de souligner, un peu comme Bill Brandt dans les années 1930, le vertigineux fossé qui sépare les classes sociales.

Pointent cependant, ici et là, quelques indices des bouleversements à venir. Ces derniers s'incarnent en particulier dans l'image la plus connue de la série : le portrait d'une jeune fille aux cheveux courts et au visage poupin, un chaton câlin dans la main, un sac de couchage sur l'épaule. Elle traîne dans les rues de Londres, de bars en concerts, avec sa bande de copains. ■

CLAIRE GUILLOT



Comment Grasset et Rivages ont publié le récit de l'écrivain italien

# L'histoire mouvementée du manuscrit de « Ma cavale », de Cesare Battisti

Depuis son exil, Cesare Battisti a envoyé une « bouteille à la mer ». Un manuscrit qui est devenu *Ma cavale*, coédité par Grasset et Rivages et sorti en librairie le 27 avril (*Le Monde* du 22 avril). Comment les deux éditeurs ont-ils décidé de publier le dernier livre de l'auteur de polars, recherché par la police, ancien membre des Prolétaires armés pour le communisme (PAC), un groupe d'ultra-gauche qui a pratiqué la lutte armée à la fin des années 1970 en Italie ? L'histoire éditoriale de *Ma cavale* est presque un roman.

C'était en mai 2005. Au standard des éditions Payot-Rivages, à Paris, personne n'a remarqué cette enveloppe en « papier kraft » déposée à l'attention de « François Guérif, personnel ». Le directeur des éditions Rivages Noir a découvert une lettre signée de Cesare Battisti – dont il a publié plusieurs ouvrages dans le passé –, un manuscrit intitulé *Ma cavale* et une disquette. Condamné à perpétuité par la Cour d'assises de Milan, en 1988, alors qu'il était exilé au Mexique, pour divers meurtres qu'il a toujours niés, Battisti s'est réfugié en France, à Paris, en 1991. Il s'était enfui en août 2004 alors que la justice française venait d'autoriser son extradition vers l'Italie. Dans sa lettre, Battisti demande à François Guérif de

publier son texte s'il le juge pertinent. Il se peut qu'il y ait des maladroites, poursuit Battisti, qui, pour la première fois, a écrit en français. Il propose aussi que la romancière Fred Vargas, qui l'a soutenu dès les premières heures, corrige la copie.

François Guérif se plonge dans le manuscrit. Battisti y livre sa vérité et brosse un tableau surréaliste de son exil. Le texte est transmis au PDG de Payot-Rivages, Jean-François Lamunière, qui le fait lire à Fred Vargas. Celle-ci accepte aussitôt d'en assurer la relecture et de rédiger la postface. Le manuscrit de Battisti contient effectivement de nombreuses coquilles. « Par exemple, il avait écrit "se retourner les puces" au lieu de "se tourner les pouces" », raconte Fred Vargas. Le manuscrit et la disquette ne quittent plus son sac à dos. La romancière, dont l'appartement a été visité « au moins quatre fois » depuis deux ans, redoute que le texte ne tombe entre de mauvaises mains.

Ce n'est pas simple d'être du côté de Battisti... Fred Vargas n'a pas envie d'être seule dans l'affaire et propose à Bernard Henri Lévy de préfacer le livre. Elle lui remet le manuscrit « fin septembre, un dimanche, dans un bar d'hôtel », se souvient-il. S'il exècre le terrorisme, Lévy a néanmoins pris position en

favor du romancier. L'un de ses arguments est que la France, par la voix de François Mitterrand, en 1985, s'était engagée à ne pas extraditer les réfugiés italiens qui ont renoncé à la violence. L'Etat a donné sa parole, celle-ci doit être tenue, dit-il. Au-delà du cas Battisti, Bernard Henri Lévy avoue « un intérêt sans fascination » pour les « années de plomb » italiennes – il a préfacé le roman d'Antonio Negri, écrit en prison (*Italie rouge et noire*, Hachette, 1985). Va pour *Ma cavale* ! Lévy suggère à Fred Vargas une coédition avec Grasset, une maison où il est lui-même éditeur.

## « Comme un derviche »

Olivier Nora, PDG de Grasset, saisit l'occasion de publier ce « témoignage ». « Grasset n'est pas un éditeur militant. Personnellement, je ne connais pas Battisti et il n'y a pas plus éloigné que moi de la gauche radicale et de la lutte armée. Je n'oblige personne à lire ce livre, mais je ne voudrais pas vivre dans un pays où l'on ne pourrait pas le publier », explique Olivier Nora. « J'ai été troublé en lisant le manuscrit, ajoute-t-il. Ce que Battisti décrit de ce communautarisme poussé à l'extrême des PAC, et de ses rapports ambigus avec leur chef, Pietro Mutti, sonne juste. D'autre part, je n'ai jamais lu un tel récit de cavale. Battisti

n'arrive à se poser nulle part : s'il le faisait, ce serait reconnaître qu'il est exilé à vie. Il semble condamné à tourner comme un derviche. »

Grasset et Rivages prennent soin de vérifier qu'ils ne se mettent pas hors la loi en publiant l'ouvrage. « Notre avocat m'a assuré que cela ne posait aucun problème. Le seul risque, m'a-t-il dit, serait d'être entendu de façon plus ou moins longue et insistante dans les locaux de la police sur les conditions dans lesquelles le manuscrit est parvenu aux deux éditeurs. Nos ordinateurs et téléphones portables pourraient également être saisis. Rien de tel ne s'est produit à ce jour », précise Olivier Nora. Le contrat d'édition est signé... avec la fille de Battisti, étudiante. Avant de s'enfuir, Battisti l'a en effet mandatée pour le représenter dans tout acte légal et pour gérer ses droits d'auteur.

Ultime précaution, l'avocat de Battisti, Eric Turcon, a lu le manuscrit pour « être sûr que le récit ne gêne pas sa défense ». « Je n'ai touché à rien. Je redoutais aussi un ton agressif, mais ce n'est pas le cas », indique-t-il. Il ne restait plus qu'à trouver la photo de couverture : un portrait de Battisti pensif, la mèche au vent, loin du cliché du « monstre » mal rasé sortant de prison. ■

CLARISSE FABRE

## L'ÉDITION

**Le conseil des prud'hommes de Paris** a débouté, jeudi 20 avril, Pierre Astier, fondateur des éditions du Serpent à plumes, et Pierre Bisiou, directeur de la collection de poche « Motifs », de l'intégralité de leur demande d'indemnisation. En mars 2004, les deux dirigeants du Serpent à plumes avaient été licenciés pour faute lourde, après avoir refusé d'intégrer Le Rocher, devenu le nouveau propriétaire de la maison d'édition. Ils peuvent faire appel de ce jugement.

**Le 18<sup>e</sup> Mai du livre d'art**, organisé sous l'égide du Syndicat national de l'édition, permet de présenter une sélection d'ouvrages d'une vingtaine de maisons d'édition

différentes, hors de la période de pointe de fin d'année. Du 15 au 21 mai, des rendez-vous publics sont proposés à Paris et en province.  
www.mai-livredart.com

**Les « Etonnants classiques »** de Flammarion se sont accordés un lifting pour leurs dix ans d'existence. La deuxième collection parascolaire la plus prescrite par les professeurs, qui comprend une série « Littérature en questions » et une autre tournée sur « Les grands débats » adopte un format plus carré et renouvelle ses couvertures. Avec 200 titres à leur catalogue, les « Etonnants classiques », qui coûtent de 2,50 € à 4,50 € vont publier 16 nouveaux titres en 2006.

**Le guide Polar** est le cinquième édité par la Fnac, après ceux consacrés aux questions d'aujourd'hui, au roman jeunesse, à la littérature et à la BD. Il comprend une sélection de 200 titres, du thriller au roman noir, de l'enquête historique au néopolar, parus de 1975 à aujourd'hui, ainsi que 10 portraits d'auteurs et quelques pages thématiques (Fnac, 4,90 €).

## PRIX

Le **prix Aujourd'hui** a été attribué à Luc Ferry pour son essai *Apprendre à vivre* (Plon). Nan Aourousseau pour son ouvrage *Bleu de chauffe* (Stock) a remporté le **prix Jean Amila Meckert**, qui récompense le meilleur ouvrage francophone d'expression populaire et de

critique sociale. Le **prix Ahmadou Kourouma**, qui distingue un ouvrage consacré à l'Afrique noire, a été décerné à Koffi Kwahule, pour *Baby Face* (Gallimard). Le **prix Ciné-Roman Carte noire**, qui sélectionne le roman français le plus adaptable au cinéma, a retenu *La Théorie des nuages*, de Stéphane Audeguy (Gallimard). Le **prix de poésie Alain Bosquet** a été attribué à l'écrivain marocain Abdellatif Laâbi pour l'ensemble de son œuvre. Enfin, le deuxième **Grand Prix de littérature dramatique** a été décerné à deux dramaturges, la Française Denise Bonal pour *De dimanche en dimanche* (éd. Théâtrales) et le Canadien Daniel Danis, pour *e* (L'Arche éditeur/Éditions Leméac).

## AGENDA

LE 11 MAI.  
**BALKANS. A Paris**, le Centre culturel bulgare, dans le cadre du 4<sup>e</sup> Printemps balkanique, organise une table ronde animée par la traductrice Marie Vrinat-Nokolov, intitulée : « Voix et voies de la littérature bulgare ». Quatre auteurs y participeront, Alek Popov, *Mission Londres* (éd. Alvik), Théodora Dimova, *Mères* (éd. des Syrtes), Emilia Dvoriana, *Passion ou la Mort d'Alissa* (éd. Fédorop) et Guéorgui Gospodinov, *Le*

*Roman naturel* (Arléa). A 20 h 30, 28, rue La Boétie, Paris-8<sup>e</sup>.

DU 11 AU 13 MAI.  
**RELIGION. A Paris** est organisé par Jean-Yves Masson (Paris-IV-Sorbonne) et Sylvie Parizet (Paris-X-Nanterre) un colloque international sur le thème : « Herméneutique biblique et création littéraire, de la fin de l'âge classique à l'époque contemporaine ». Rens. : www.crlc.paris4.sorbonne.fr

rubrique actualité ou site www.fabula.org

LES 12 ET 13 MAI.  
**PHILOSOPHIE. A Paris**, le Collège international de philosophie organise un colloque sur le thème « Philosophie, musique : variation, déformation, défiguration », animé par Christian Doumet, Antonio Marqués et Maria Filomena Molder, à la Grande Salle, Maison Heinrich-Heine, 27 C, bd Jourdan, Paris-14<sup>e</sup>. Tél. :

01-44-41-46-80 ; www.ciph.org

LES 13 ET 14 MAI.  
**ENGAGEMENT. A Caen**, le 5<sup>e</sup> Salon du livre de l'aventure humaine se tient dans l'enceinte du château de la ville, sur le thème de « L'engagement », avec comme invités d'honneur André Glucksmann et le professeur Alain Deloche, mais aussi une trentaine d'intellectuels, écrivains et journalistes. Rens. : www.ville-caen.fr/salondulivre

## LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURE

**L'Immeuble Yacoubian**, d'Alaa El Aswani (Actes Sud/Sindbad).  
**La Forme intermédiaire**, de Silvia Baron Supervielle (Seuil).  
**Nul ne s'égare**, d'André Frénaud (Poésie/Gallimard).  
**Etoiles**, de Simonetta Greggio (Flammarion).  
**Coma**, de Pierre Guyotat (Mercure de France).  
**Souvenirs**, de Marina Tsvetaïeva (Anatolia/Le Rocher).  
**Au diable vautrin**, d'Evgueni Zamiatine (Verdier).

### ESSAIS

**Théâtre de l'Inde ancienne**, sous la direction de Lyne Bensat Boudon (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »).  
**Les Enfants des limbes**, de Jacques Gélis (éd. Louis Audibert).  
**Le Roman arabe**, de Khadim Jihad Hassan (Actes Sud/Sindbad).  
**Changer de société, refaire de la sociologie**, de Bruno Latour (éd. La Découverte).  
**Le Livre et la ville, Beyrouth et l'édition arabe**, de Franck Mermier (Actes Sud/Sindbad).  
**Une histoire mondiale de la table**, d'Anthony Rowley (éd. Odile Jacob).  
**La Rivière au bord de l'eau, journal d'une enfant d'ailleurs**, d'Opal Whiteley (éd. La Cause des livres).



## Marie BILLETDOUX

*Un peu de désir  
sinon je meurs*

« Cela s'appelle écrire superbement. »

François Nourissier, de l'académie Goncourt

« La grandeur d'un écrivain qui, en ne sacrifiant rien de sa pudeur, touche à l'universel. »

Jean-Luc Douin

« Ce n'est pas un livre comme les autres livres. »

Il n'y en a pas beaucoup d'aussi nécessaires. Billetdoux se moque des convenances. »

Eric Neuhoff

« Confession stridente... On se prend à rêver d'un amour si grand. »

Dominique Bona

« Il y a des choses trop folles pour qu'elle les signe de son vrai nom. On ne les entend pas souvent dites aussi haut : la folie d'aimer, le scandale que tout doit finir. »

Michel Schneider

« Un livre sauvage où s'exprime une colère inouïe. »

Jérôme Garcin

**Albin Michel**



# Peter Handke

## « J'écris pour ouvrir le regard »

L'écrivain autrichien nous a reçu chez lui, près de Paris. L'occasion de parler de ses « Carnets » et de la polémique suscitée par la décision de la Comédie-Française de ne pas mettre en scène l'une de ses pièces



Peter Handke en 2004, à Chaville DANILLO DE MARCO

Cela fait seize ans qu'il habite ici, dans ces Hauts-de-Seine qu'il a magnifiquement rendus dans *Mon année dans la baie de Personne*. Seize ans qu'il écrit le plus souvent dehors, « au soleil, au vent, dans les forêts de feuillus » – « mon idéal ». C'est là que, seul, dans le silence et l'absence des autres, il entre dans ce que Wittgenstein appelait « l'atmosphère poétique ». Peter Handke a accepté de nous parler. De ses « Carnets » – qui viennent de paraître aux éditions Verdier (1) –, de son travail et de la dernière polémique qui l'entoure.

Né en 1942 dans un village du Karst, Griffen (Carinthie), Peter Handke passe ses premières années à Berlin-Est. Sa mère, d'origine slovène, épousa peu avant l'accouchement un sous-officier de la Wehrmacht, comme il le raconte dans *Le Malheur indifférent*. En 1966, sa pièce, *Outrage au public*, et son premier roman, *Les Frelons*, attirent immédiatement l'attention. Quatre ans plus tard, Peter Handke réalise *Chronique des événements courants*, un long métrage pour la télévision. En 1978, il adapte lui-même son roman, *La Femme gauchère*. Plus tard, il écrira notamment *Les Ailes du désir* pour Wim Wenders.

**Avez-vous toujours tenu des carnets ? Et pourquoi avoir eu le désir de publier ces « notes, perceptions, réflexions et questions » ?**

J'ai commencé à tenir un carnet quand je suis entré à l'hôpital, en 1975. Jusqu'alors, je prenais seulement des notes pour construire mes livres. Aujourd'hui, je ne note presque plus rien : je n'ai pas envie d'être trop méthodique. En revanche, quand j'ai relu ces carnets, j'étais très excité. Je trouvais là une forme : c'était le monde rythmé, avec des espaces intermédiaires.

**Vous avez pourtant beaucoup élagué – les trois quarts du texte de départ ?**

Oui, surtout quand il y avait trop de descriptions ou de citations pour ne pas emmerder les lecteurs avec ma culture, pour que le vent puisse entrer dans la page.

**« Le lieu donne le récit », écrivez-vous. Deux termes qui reviennent souvent sous votre plume.**

En effet, je suis très attaché à l'espace, au lieu, aux méandres d'un fleuve, à la perspective entre deux arbres. Un lieu me tient à cœur, et un récit commence. J'ai presque toujours travaillé comme ça. Je crois que c'est l'espace qui crée les phrases – regardez la littérature russe, ou américaine : ça donne envie de vivre dans un grand pays.

**Ce sont justement les Russes et les Américains – Faulkner, Anderson en tête – qui vous ont mis sur la voie de la narration ?**

Et qui me ramènent encore et toujours vers elle. Le récit – plus que le théâtre, plus que la poésie (mais écrire un poème par an est déjà une grâce) – est mon idéal.

**Etes-vous un grand lecteur ?**

Je lis beaucoup pour me concentrer et pour me purifier. Pour me sentir à la fois transparent et fort. Pour déchiffrer, plus que pour consommer. Je m'aère le cerveau par le travail sur le langage. En ce moment, par exemple, je traduis de la poésie arabe.

**Vous avez d'ailleurs beaucoup traduit. Pour ne citer que les Français : Patrick Modiano, Francis Ponge, René Char. Grâce à René Char, avez-vous écrit, « je me suis aperçu que je n'avais pas appris à lire. J'avais tendance à dévorer les pages au lieu de ralentir en contemplant une simple combinaison des mots ».**

C'est avec Virgile, Hölderlin et Char que j'ai vraiment appris à lire, à voir. C'était comme entrer à l'intérieur d'une montagne et découvrir qu'il y a une autre lumière : la lumière du langage. **Même si vous avez supprimé la majorité des points de vue, même si vous vous enjoignez de « ne pas caractériser, ne pas typifier » car, dites-vous, sitôt que l'on commence à émettre un avis sur les gens, à les juger, « la poésie cesse », vous ne pouvez vous empêcher de maltraiter les bourgeois, ces « maîtres du monde caquetants ».**

C'est vrai. Tous les jours, c'est une bataille contre le dégoût. Je pense pourtant que l'opinion empêche d'écrire. Depuis dix-quinze ans, j'ai ainsi différé le travail d'écriture du matin vers l'après-midi, car c'est souvent à ce moment de la journée que je me lais-

sais aller à la mauvaise humeur et aux opinions. Or, quand je travaille, tout disparaît. Je travaille jusqu'à la fatigue. Et quand je suis fatigué, je n'ai plus d'opinions.

**Ecrire pour intervenir ou seulement pour montrer ce qui est ?**

Ecrire pour ouvrir le regard. Parfois, on veut seulement éclaircir un problème : il faut le contourner avec les phrases, comme ça on dessine le problème. **Avec le temps, vos phrases sont devenues plus longues, plus amples...**

A l'époque de *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*, je pouvais encore écrire des phrases courtes. C'est un texte très concentré que je voulais terminer avant la naissance de mon premier enfant. Je l'ai fini deux jours avant ! Je me sentais alors – et je me sens toujours – comme un ouvrier : c'était grandiose d'être fatigué comme ça ! Avec l'âge, on se rend compte que faire des phrases comme des flèches a un peu un côté frimeur. Mais, surtout, ce qu'on voit et ce qu'on vit comme réalité est beaucoup plus complexe. Il faut beaucoup faire tourner le lasso pour attraper l'animal : on ne peut plus se contenter de lancer des flèches. Et pourtant j'ai le désir – la nostalgie presque – d'écrire des phrases courtes, mais, comme elles me laissent insatisfait, je retourne aux phrases longues qui laissent passer plus de choses, qui rendent compte des différentes réalités. Alors, je me laisse aller, tout en faisant très attention. Je dois toujours lutter contre le

lyrisme de ma prose. En cela mes études de droit m'ont beaucoup aidé.

**Dans *Mon année dans la baie de Personne*, le narrateur, Gregor Keuschig, déjà présent dans *L'Heure de la sensation vraie*, avait abandonné son métier de juriste pour devenir écrivain. Ce livre tient presque de l'épopée...**

C'était un projet épique. Je suis un épique lyrique qui a des accidents dramatiques !

**Dans ce même texte, on pouvait lire : « Je suis trop brusque pour être protagoniste dans la vie sociale. Comme héros dans les affaires du jour, je suis un danger public (...). Dans l'écriture, en m'isolant des autres et comme héros de mes livres, je pouvais agir autrement, avec plus de constance surtout »...**

Quand j'écris, je suis plus juste que quand je parle. J'ose la profondeur. J'ose la mystique, comme a pu le faire Wittgenstein dans sa philosophie. Le narrateur, c'est celui qui ouvre, comme dans *La Chronique de Travnik*, d'Ivo Andric [Ecrivain yougoslave, décédé en 1975 à Belgrade, Prix Nobel de littérature en 1961]. Le narrateur laisse entrevoir, le chroniqueur ferme l'espace intermédiaire, le temps. Quand le chroniqueur devient le narrateur, c'est l'idéal.

**Quel rapport entretenez-vous avec la langue allemande ?**

L'allemand est une langue magnifique. C'est une langue mystique, très précise, dangereuse, on peut vraiment se perdre.

**Corrigez-vous beaucoup vos textes ?**

C'est terrible ! Il peut y avoir jusqu'à quatre jeux d'épreuves, et j'ai beaucoup de respect pour mes éditeurs qui acceptent ces manuscrits qui sont parfois, comme ce fut le cas pour *La Perte de l'image*, un vrai champ de bataille ! Je corrige parfois jusqu'à perdre le rythme du premier (tra)jet. Quand je change trop, c'est affreux. Je ne vois plus la lumière. Je suis trop près des mots. Je suis dévoré par les mots. Il n'y a plus d'air. Mais Flaubert et d'autres ont déjà trop parlé de cette impuissance pour que j'en rajoute.

**« La littérature est le royaume du centre : le royaume de la justice », écrivez-vous dans *L'Histoire du crayon*...**

Tout à fait, mais une justice qui ne condamne pas. Quand j'écris, je fais, en même temps que le mien d'ailleurs, le procès aux personnages, mais, à la fin, il faut les acquitter. Je n'ai pas du tout envie de condamner dans l'écriture. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
EMILIE GRANGERAY

Tous les livres de Peter Handke sont disponibles aux éditions Gallimard. *Outrage au public* a été publié aux éditions de l'Arche

(1) A ma fenêtre le matin. Carnets du rocher 1982-1987. Traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay. Verdier, « Der Doppelgänger », 482 p., 22,80 €. ■

## « Je n'ai jamais eu de position négationniste »

Le 18 mars, Peter Handke assistait à l'enterrement de Slobodan Milosevic, l'ex-président de la Serbie, mort le 11 mars alors qu'il était jugé pour génocide et crimes de guerre devant le Tribunal pénal international de La Haye. Suite à un court article publié dans *Le Nouvel Observateur* – que Peter Handke a décidé d'attaquer en diffamation –, l'administrateur général de la Comédie-Française, Marcel Bozonnet, décidait de déprogrammer la pièce de Peter Handke *Voyage au pays sonore ou l'art de la question*, qui devait être mise en scène en janvier-février 2007 au Vieux-Colombier par Bruno Bayen (*Le Monde* du 28 avril et du 4 mai, lire aussi page 2).

« Dégoûté » par toute cette affaire, Peter Handke accepte aujourd'hui d'en parler, même si sa voix, jusqu'alors si calme, devient plus pressée, les mots plus durs, et qu'il s'emporte dès qu'il fait – et s'en excuse – « le politicien ».

En 1996, lorsque parut, dans la *Süddeutsche Zeitung*, le grand quotidien allemand, le texte qui allait devenir *Un voyage hivernal vers le Danube, la Save, la Morava et la Drina*, Peter Handke se rappelle avoir été qualifié de « terroriste », d'« avocat proserbe ». Le quotidien espagnol *El País* y avait même lu

une approbation du massacre de Srebrenica. « Je n'ai jamais eu de position négationniste », s'insurge Peter Handke. *Pourquoi n'ouvrez-t-on pas ce livre, mes livres, au lieu de m'accuser ! J'ai écrit sur les victimes serbes parce que personne n'avait écrit sur elles, même si je pense aussi aux victimes croates, aux musulmans.* » Parti au pays des « agresseurs » – un terme qu'il refuse –, Peter Handke décide de donner à lire une réalité plus complexe que celle que donnaient « les hordes des agités à distance, lesquels confondent leur métier qui est d'écrire avec celui d'un juge et même avec le rôle d'un démagogue ». Il voulait alors, dit-il, « écouter, donner à voir et à réfléchir. Sans juger ».

**« Avec » les Serbes**

« Je raconte les réfugiés serbes. Personne ne parle de ça. Pourquoi les journaux ne font-ils pas de grands reportages là-dessus ? », s'interroge-t-il, ajoutant : « Je reviens du Kosovo. Il ne reste que deux ou trois villages serbes, littéralement encerclés. Sait-on que l'on jette des pierres sur les bus qui ont gardé des inscriptions cyrilliques ? A quoi pensent les parents albanais pour laisser leurs enfants faire ça ? Il faut qu'on parle de ça, qu'on raconte. »

Celui qui a « admiré » la Yougosla-

vie (« C'est le premier pays en Europe qui s'est libéré quasiment tout seul : ils ont chassé les Allemands ») dit avoir été « véritablement en colère contre François Mitterrand d'avoir cédé à Helmut Kohl quand la Croatie et la Slovénie ont réclamé leur indépendance. La guerre était dès lors inévitable. Tout ça au nom de la prétendue amitié franco-allemande. Mais pour moi ça ne vaut rien une amitié qui détruit un grand Etat ! »

Pour montrer son opposition à la participation de l'Allemagne à la guerre, Peter Handke rend le prix Georg-Büchner (l'équivalent du prix Goncourt) en 1999. Cette même année, il quitte l'Eglise catholique, après qu'elle eut approuvé le bombardement de la Serbie par l'OTAN et que le pape Jean Paul II eut béatifié le cardinal d'origine croate Alojzije Stepinac, accusé d'avoir soutenu le régime oustachi, milice croate responsable de l'extermination de centaines de milliers de juifs et de Tziganes, ainsi que de sanglants massacres de Serbes. La même année, Claudio Magris tentait, dans les colonnes du quotidien italien *Il Corriere della Sera*, de comprendre Handke. L'écrivain italien y voyait « une réaction à l'information unilatérale qui dénonce sans cesse les crimes com-

mis par les hommes de Milosevic mais passe sous silence ceux perpétrés par les hommes du Croate Tudjman et du Musulman Izetbegovic, pourtant nombreux et atroces, mais qui, à la différence des premiers, ne sont pas entrés dans la conscience occidentale ».

Mais pourquoi aller à Pozarevac, sur la tombe de Milosevic ? « Je le disais dans les quelques mots que j'ai prononcés à cette occasion : le monde, le prétendu monde, sait tout sur Slobodan Milosevic. Le prétendu monde sait la vérité. C'est pour ça que le prétendu monde est absent aujourd'hui, et pas seulement ici (...). Je ne sais pas la vérité. Mais je regarde. J'entends. Je sens. Je me rappelle. Je questionne. C'est pour ça que je suis présent aujourd'hui. » Aujourd'hui encore, il refuse le terme de dictateur : « Il a été élu. » Et affirme être non pas « pour », mais toujours « avec » les Serbes, et « avec » la Serbie, même si, ajoute-t-il, il ne s'agit en aucun cas d'« insulter un autre peuple ».

« Je suis seul et, quand on vit seul, on a tendance à se sentir coupable (c'est la tendance Kafka) ou magnifique. Ce sont les deux dangers. Je ne suis ni coupable ni un héros. Je suis le troisième homme », ajoute-t-il enfin. ■